

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

AVRIL.—1900.





LE MARQUIS DE SALISBURY

I

Ly a trois cents ans, la grande Elisabeth occupait le trône d'Angleterre et donnait, pour le bien de son royaume, toute sa confiance à William Cecil, de par sa volonté premier comte Burleigh, puis à son digne fils Robert Cecil, premier comte de Salisbury. Fidèle à son pays et à ses souverains, la famille leur a fourni sans interruption de bons serviteurs, mais il a fallu attendre la dixième génération pour voir le vrai successeur des deux premiers, en Robert-Arthur Talbot Cecil, troisième marquis de Salisbury et premier ministre de la reine Victoria. C'est en lui que l'atavisme s'est manifesté le plus complètement, et l'on a pu croire pendant un certain temps qu'il laisserait une renommée presque égale à celle de ses deux grands ancêtres. Les événements des dernières années en font douter aujourd'hui. L'ombre néfaste de M. Chamberlain s'est étendue sur lui et il n'a su ni la fuir ni la supprimer.

Si M. Gladstone a dit vrai en déclarant qu'une illustre lignée comme celle dont descend lord Salisbury, est un lien d'honneur et de vertu civique, autrement dit, en simple et clair français, que "Noblesse oblige", on pourra penser que le Cecil du dix-neuvième siècle a parfois laissé ce lien se relâcher.

Né en 1830, dans ce château de Hatfield où s'écoula la triste jeunesse d'Élisabeth, Robert-Arthur Cecil ne paraissait pas destiné à succéder aux grandeurs de son père. Fils cadet, il avait, selon l'expression anglaise, à faire son chemin, et, pour l'y préparer, on lui fit suivre les étapes par lesquelles passent les fils de grandes familles exclus par le droit d'aînesse des titres et de la fortune paternels. Ne les plaignons pas trop; c'est grâce à cette loi du travail qui leur est imposée que l'aristocratie anglaise a conservé sa vigueur intellectuelle et son rôle important dans les destinées de la nation. Le jeune Cecil alla donc à Eton et à Oxford, où il se fit remarquer dans les débats de la société l'Union, comme plus d'un disciple de l'Université appelé à se distinguer dans la carrière politique. On a gardé le souvenir de certains discours sur le rappel des lois frappant les céréales, contre la dotation du clergé catholique en Irlande, puis (singulière contradiction) d'un autre condamnant la destruction des monastères par Henri VIII, et d'une protestation plus logique en faveur de l'Église établie. "C'est surtout à l'orateur, dit un biographe de lord Salisbury, M. Traill, que l'on peut appliquer le proverbe anglais: "L'enfant est le père de "l'homme", et si nous possédions les harangues de lord Robert Cecil, nous y retrouverions sans doute bien des choses qui nous feraient penser à lord Cranborne (titre qu'il prit à la mort de son frère aîné), et peut-être bien quelques traits qui nous frappent encore chez le marquis de Salisbury.

"Il ne semble pas très téméraire d'admettre que ces discours devaient être militants et animés d'un esprit de controverse plutôt que didactiques ou académiques, que le ton en devait être véhément, les assertions sûres d'elles-mêmes, la critique mordante; qu'ils étaient sans doute plus remarquables par l'audace et l'entrain avec lesquels le jeune champion attaquait la position de l'ennemi, que par la prudence dont il faisait preuve en fortifiant la sienne."

"Lord Salisbury est incontestablement un orateur au-dessus de la moyenne. Il a un aspect imposant, une voix sonore, un

débit peut-être trop uniformément mesuré et solennel, mais qui, pour cette raison même, se prête avec autant d'effet à l'expression de cette ironie grave et réfléchie dans laquelle il est passé maître, qu'aux puissants exposés politiques où il excelle. Cependant son éloquence manque de ce charme indescriptible, grâce auquel des orateurs qui lui sont très inférieurs éveillent la sympathie de leurs auditeurs. Et la même qualité manque à son esprit. Ce n'est pas le style châtié par le goût littéraire qui fait défaut ; c'est le sens de la mesure et de la modération. Bien des sarcasmes plus amers qu'aucun des siens ont blessé beaucoup moins et cela, parce qu'ils ont mieux réussi à répondre au sentiment de l'auditoire. Le manque de sympathie entre un orateur et ceux qui l'écoutent agit et réagit sur l'un comme sur les autres, mais sur les seconds avec un effet peut-être disproportionné."

C'est pourquoi, sans doute, les sentiments de la masse des compatriotes de lord Salisbury, si pleins de respect et d'admiration qu'ils soient, ne vont jamais jusqu'à l'enthousiasme. En lui la fierté du grand seigneur nuit au complet succès de l'homme public. Jamais il n'aurait pu dire comme M. Gladstone accusé de démagogie : " J'en suis fier ! " Se faire le courtisan de la popularité lui répugne et même avec ses plus intimes partisans, sa réserve naturelle l'empêche d'établir ces rapports cordiaux que les chefs de partis cherchent à faire naître, surtout à notre époque. C'est chez lui une question de tempérament plutôt que de manière et c'est un tempérament éminemment anglais, une sorte de timidité tout extérieure qui n'exclut pas la fermeté. " La devise de la Chambre des lords devrait être : " Soyez justes et ne craignez rien ", s'écriait un jour lord Salisbury, et il ajoutait : " Soyez certains que si vous craignez, vous ne serez pas longtemps justes. " A-t-il pu appliquer toujours ce principe à sa politique ? Il est permis d'en douter, mais on ne peut lui refuser le mérite d'avoir essayé souvent et de l'avoir fait dans sa vie privée, à ses risques et périls.

Après avoir quitté Oxford, lord Robert Cecil était allé, se-

lon la coutume de sa caste, chercher dans les voyages le complément de son éducation théorique. L'Europe ne lui avait pas suffi, et voulant étudier l'œuvre coloniale déjà si considérable de l'Angleterre, il avait poussé ses investigations jusqu'en Nouvelle-Zélande. Au retour, en 1853, il fut élu membre du Parlement pour la ville de Stamford, qu'il devait représenter pendant quinze ans.

Malgré son illustre naissance, il était pauvre; un riche mariage lui eût été facile, et sa famille y comptait. Mais il s'éprit de miss Georgina, fille de sir Edmund Alderson, baron de l'Échiquier, juge des plus distingués, qui, malheureusement, ne pouvait donner de dot à la jeune personne.

On a dit que tout homme digne de l'être était poète au moins une fois dans sa vie. Lord Robert Cecil le fut et poussa jusqu'au bout son roman dont il accepta virilement toutes les conséquences. Sans être une beauté absolue par le visage, miss Alderson, grande, distinguée, blonde, imposante et possédant en même temps, comme son père, une physionomie très spirituelle que ne démentait pas sa conversation, ne pouvait passer inaperçue. Ce fut l'avis de lord Robert. Il y avait des points de contact entre les deux natures, mêmes traits caractéristiques au physique et dans l'esprit, bien que miss Alderson fût plus gaie, plus animée que son admirateur.

Lorsque celui-ci fit part de ses projets à son père, il fut assez mal reçu; un Cecil devait aspirer à une plus haute situation sociale chez sa fiancée et ne pas oublier que sa position de cadet lui imposait un riche mariage. Le marquis exigea maladroitement une année d'épreuve et même de séparation au bout de laquelle son fils, plus épris que jamais, lui déclara sa résolution d'épouser immédiatement son amie. "Très bien, répondit le père, arrangez-vous, je ne vous donnerai rien." Aussi courageux l'un que l'autre, les jeunes époux vécurent huit années dans la gêne, occupant un appartement très modeste près du Strand. Lord Robert partageait son temps entre ses devoirs parlementaires et ses travaux de publiciste, écrivant pour le

“ Times ”, la “ Saturday Review ”, le “ Morning Chronicle ” et la “ Quarterly Review ”.

Lady Robert fut une admirable compagne et un non moins parfait secrétaire, car sa manière de vivre chez son père l'avait très bien préparée à son nouveau rôle. Si l'on en juge d'après ses portraits, ni l'énergie, ni l'esprit, ni le dédain des petites gens ne devaient lui manquer.

En 1865, la mort du vicomte Cranborne changea la situation de la jeune famille. Peu après, son chef entra dans le ministère Derby comme secrétaire pour les Indes, et la lutte pécuniaire prenait fin.

Dans les grandes situations que lord Salisbury eut à remplir désormais, il trouva toujours chez sa femme la plus intelligente et la plus sympathique des compagnes. Un mot d'elle donne une juste idée de son esprit caustique et hardi.

Lorsqu'en 1867, son mari se sépara du ministère Derby-Disraeli à propos du “ Reform-bill ” présenté par ce dernier, et fut suivi dans sa retraite par le général Peel et lord Carnarvon, lord Derby demanda à lady Cranborne si elle était restée éveillée la nuit comme son mari. “ Oui, répondit-elle, j'étais occupée à faire une règle de soustraction et j'ai trouvé que, qui de 12 retranchait 3, il ne restait rien. ” “ Douze ” était le nombre total des ministres.

En 1897, lady Charlotte Lindsay, un aimable chroniqueur d'Angleterre, écrivait : “ Au commencement de cette année, la santé de lady Salisbury s'est altérée, et elle n'a pu prendre part aux fêtes du Jubilé. Elle a passé presque tout l'été à Hatfield, où l'on a pu voir chaque jour sa petite voiture à âne parcourir les beaux vieux jardins et les antiques avenues qu'elle aime tant . . . Rien n'est plus beau que le dévouement du premier ministre pour sa femme malade. Aussitôt qu'il peut ravir une heure aux affaires de l'État, on le voit suivre à pied sa voiture. Leur vie conjugale a été d'une sérénité sans nuage, et la résidence historique de Hatfield n'a jamais connu parmi les Cecils une vie de foyer plus belle et plus unique que celle à laquelle a présidé la marquise actuelle de Salisbury. ”

Qui sait si de longues appréhensions, terminées en 1899 par la mort de cette parfaite compagne et aggravées par ses inquiétudes au sujet de son fils combattant au Transvaal, n'ont pas concouru à affaiblir la volonté du premier ministre et à faire la partie plus facile aux ambitions de M. Chamberlain?

II

Ce n'est pas une biographie de lord Salisbury que nous entreprenons ici, mais une vue d'ensemble sur son rôle et sur son caractère.

Il serait difficile d'imaginer deux natures et deux existences politiques plus dissemblables que celles des deux chefs les plus influents, si l'on en excepte Disraeli, des grands partis anglais au dix-neuvième siècle; autant M. Gladstone était versatile, ondoyant et divers, autant lord Salisbury s'est toujours montré immuable dans ses opinions conservatrices; c'est un chef de parti, et non un homme de parti, ou un politicien qui se préoccupe des intérêts généraux, non de ses intérêts électoraux. C'est un homme de foi, malgré son scepticisme en certaines matières, et ses sarcasmes. Il croit en lui-même, en son ordre, en son Église, en son pays. Si la Providence l'a fait naître un Cecil, héritier des hautes facultés de ses ancêtres, a écarté les obstacles qui le séparaient du premier rang, si la nation lui a donné son estime et sa confiance, pourquoi douterait-il de lui-même? Ce n'est pas vanité puérile, ce n'est pas égotisme, c'est la simple reconnaissance de faits providentiels à ses yeux. Il n'y a en lui aucune fanfaronnade; il a horreur de la vantardise et de la phrase, de tout effet à sensation, mais il a conscience d'être une force dans son pays, et ses adversaires, comme ses partisans, lui ont prouvé qu'il ne se trompait pas. Sir William Harcourt et M. Morley, pour ne citer que ceux-là, ne lui ont pas mesuré la louange, les expressions de confiance et de respect. Il est pour eux, comme pour tant d'autres, l'esprit pondéré, sérieux, consciencieux, prudent, le serviteur infatigable de l'empire, suivant sa voie d'un pas un peu lourd, mais sûr.

avec la ténacité qui caractérise John Bull. L'Angleterre ne s'y est pas trompée, et la caricature elle-même a consacré sa personnalité nationale en le représentant sous la forme d'un bouledogue plus obstiné qu'agressif. La durée de certaines familles leur inspire une confiance en l'action du temps qui exclut les coups de tête précipités; la tradition leur impose des lignes de conduite auxquelles leurs membres se conforment tout naturellement. Lorsque le grand Burleigh prêta serment à la reine Elisabeth, qui le faisait membre de son conseil privé, elle lui dit: "Soyez content de travailler pour moi et pour mon royaume."

Le Cecil d'aujourd'hui travaille pour sa reine et pour l'empire dans le même esprit.

Comment n'aurait-il pas foi en son ordre, appartenant à une famille où le sentiment du clan est si développé? On prétend que si l'on rencontre à un lever ou à toute autre grande réception, un Cecil solitaire, il a l'air timide, réservé, distrait, mal à l'aise. Si pendant le cours de la soirée, on voit son visage s'éclaircir, exprimer le soulagement, on ne doit pas douter qu'un autre Cecil est entré et que, malgré la foule qui les sépare, il ne se sent plus seul dans le monde. La foi en son ordre n'est que l'extension de ce sentiment, et le dévouement de lord Salisbury à la Chambre des lords, la représentante par excellence du principe héréditaire, n'a pas besoin d'être expliqué. Elle lui doit beaucoup. On sait avec quelle violence les gladstoniens l'assaillirent en 1894; les uns, comme le radical M. Asquith, demandaient sa suppression sans phrase; les autres, comme lord Rosebery, voulaient la réduire au simple rôle d'enregistrement des actes de la Chambre des communes. "Nous leur jetons le gant, s'écriait-il à la fin d'un de ses discours; qu'ils le relèvent." Lord Salisbury n'y manqua pas et par la plume, par la parole, mais surtout par l'importance des services rendus au pays, il a relevé le prestige que la Chambre haute avait perdu. Il a prouvé qu'on pouvait y siéger sans être mort à la vie politique active. "Qu'il ait ajouté immensément à la force et à l'influence

de la Chambre des pairs, personne ayant suivi ses travaux n'en peut douter." Qui a dit cela? Un journaliste radical, sir T. Wennyss Reid, et depuis, les événements ont amplement corroboré son assertion.

Quand lord Cranborne, membre des Communes, fut appelé à la Chambre haute par la mort de son père, il y eut un concert de lamentations comme si l'homme si jeune encore et qui avait déjà donné des preuves " d'une capacité, d'une gravité, d'un sens profond des responsabilités qu'on n'aurait pas attendus de son âge, allait être enseveli avec le chef de sa famille ". Il fit rapidement comprendre qu'un siège à la Chambre des lords pouvait être un piédestal tout aussi bien qu'un banc aux Communes.

La foi de lord Salisbury en la puissance, la grandeur, l'avenir de l'Angleterre a, comme sa foi religieuse, quelque chose d'étroit, d'exclusif, nous dirions volontiers de personnel. De même qu'il n'existe pour lui qu'une Église, l'Église anglicane, de même il n'est au monde qu'un pays digne de l'intéresser, le sien. Pour aucun autre, il n'a ressenti ni exprimé la moindre sympathie. A ses yeux les emportements de M. Gladstone au sujet de l'Italie, de la Grèce, de la Bulgarie, étaient purement et simplement des actes d'aberration. Il est John Bull toujours et en tout : ses ancêtres ont lutté, travaillé, combattu, péri pour l'Angleterre; il est né, il s'est développé dans un lieu historique, plein des souvenirs de souverains et de grands hommes nationaux : il croit en la race qui les a produits, et nulle autre ne lui paraît comparable. Ce n'est pas sans raison qu'on a souvent accusé sa politique d'égoïsme. En toute chose, il ne voit, ne consulte que l'intérêt de l'Angleterre, il ne pense qu'à la grande place qui lui est due dans le monde et vit pour elle comme tant d'autres vivent pour leur parti.

Sa réponse, en 1886, à ceux qui lui demandaient de témoigner quelque confiance aux Irlandais, donne une idée complète de ses sentiments envers tout ce qui n'est pas purement Anglais. Après avoir énuméré les causes du succès et de la pros-

périté du pays, de son immense puissance pour le plus grand bien de tous, il s'écriait : " Repoussez donc avec indignation et mépris ceux qui vous demandent, parce que nous avons eu confiance en notre peuple et n'en avons pas souffert, d'avoir la même confiance en un peuple qui diffère du nôtre sous tous les rapports, par la race, par la religion et surtout par les profondes divisions qui règnent chez lui."

Si lord Salisbury juge ainsi une partie intégrante de l'empire, que doit-il ressentir à l'égard des nations étrangères ?

Il bénit certainement chaque jour le ciel " de n'être pas romain ! " Mais ce qui est plus qu'un défaut devient une vertu aux yeux de ses compatriotes. Il ambitionne sans doute que l'on dise de lui ce qu'il a dit de William Pitt : " L'Angleterre était sa première, sa seule pensée, et c'est pour cela qu'il a laissé un nom que tous les hommes révèrent, un exemple que les gouvernants du pays doivent suivre aux époques de danger."

III

C'est surtout comme ministre des affaires étrangères que lord Salisbury s'est distingué et a conquis la confiance de ses compatriotes. On peut juger de cette confiance par les témoignages d'adversaires politiques comme le radical M. Morley. Lord Robert Cecil était encore fort jeune, lorsqu'après la guerre de Crimée il combattit une proposition tendant à fermer la mer Noire aux flottes russes. Il n'appartient pas au parti russophobe et depuis longtemps a fait amende honorable de la part qu'il prit, sous l'influence de lord Beaconsfield, au traité de Berlin. Quand M. de Bismarck eut déclaré, en 1896, que l'Angleterre et la Russie étaient deux ennemies-nées, il saisit la première occasion de répondre à cet axiome : " J'hésite, dit-il un soir, à Mansion House, à faire aucune observation sur des assertions venant de cette source, mais je me réserve le droit de ne pas admettre du tout qu'il y ait un antagonisme permanent et inévitable entre les deux pays. C'est, selon moi, la superstition d'une diplomatie surannée." Au sujet de la guerre

de Crimée, lord Salisbury accentua encore cette opinion. " Je suis obligé, dit-il, si vous me demandez d'interpréter le présent par le passé, de faire retomber les responsabilités sur telles ou telles épaules; je suis obligé, dis-je, de déclarer que les causes des difficultés actuelles remontent à 1853, lorsque les propositions de l'empereur Nicolas furent rejetées. Bien des membres de la Chambre sentiront la nature de notre erreur, si je dis que nous avons mis alors notre argent sur le mauvais cheval. On sait qu'il n'est pas facile de se retirer d'une semblable situation et qu'on peut se trouver contraint de poursuivre la même voie."

L'admission de ce principe: que la solution de la question d'Orient doit être cherchée dans un arrangement avec la Russie plutôt que dans la guerre, est bonne à retenir.

Ce fut en 1858 que lord Robert Cecil fit sérieusement ses premières armes dans le champ clos de la diplomatie, en soutenant la demande d'union de la Moldavie et de la Valachie et se montra ainsi plus libéral que les libéraux eux-mêmes. Les whigs de la vieille école craignaient sérieusement pour l'intégrité de l'empire ottoman. Le jeune lord démontra que la consolidation des deux principautés fortifierait au contraire la Turquie en formant un boulevard contre les agressions de la Russie. C'était anticiper de vingt ans la célèbre dépêche de lord Beaconsfield à Berlin, préconisant l'émancipation de la Bulgarie et de la Roumélie orientale. L'analogie des deux cas n'est peut-être pas aussi complète qu'on l'a représentée, car si l'on peut soutenir que le royaume de Roumanie n'a pas affaibli la Turquie, il serait difficile de prouver que la principauté du prince Ferdinand l'a fortifiée.

Quant aux sentiments personnels de lord Salisbury envers l'empire ottoman, il n'a pas caché qu'ils n'étaient nullement tendres. On se rappelle peut-être certain discours prononcé, en 1895, à Mansion House, et dans lequel il disait, après avoir déclaré que les puissances avaient jugé nécessaire à la paix européenne le maintien de cet empire: " Le seul danger c'est que

les mauvais conseillers du Sultan s'imaginent que la pression de cette nécessité est assez forte pour qu'aucun abus, quel qu'il soit, puisse jamais être puni comme il advient ordinairement dans les affaires de ce monde. Ce serait une grave illusion. Je crois que les puissances sont bien résolues à agir ensemble en tout ce qui concerne l'empire ottoman. Comment elles agiraient, je n'ai pas qualité pour le prophétiser. J'ignore quelles éventualités peuvent surgir, mais personne ne peut dire qu'elles ne se laisseront jamais d'entendre les cris de souffrance et ne trouveront pas quelque autre arrangement à substituer à celui qui n'a réalisé aucune des espérances d'il y a quarante ans.

“ Il n'y a donc dans le concert des puissances, que je considère comme le plus remarquable et le plus encourageant phénomène de notre époque, rien pour soutenir ceux qui voudraient perpétuer le mauvais gouvernement, rien pour imposer silence à ceux qui souhaiteraient faire reconnaître aux maîtres de l'empire ottoman, comme la nécessité brûlante du moment, celle de donner à leurs subordonnés le bien si précieux pour tous d'un gouvernement à eux.”

C'était fort bien dit, mais lorsque les massacres des Arméniens vinrent épouvanter le monde, que fit l'Angleterre de plus que les autres pays pour arrêter et punir ces atrocités? On a réédité au profit de lord Salisbury le mot appliqué autrefois en France au général Cavaignac: “ Un roseau peint en fer ”. Ses partisans se sont indignés, mais il est à craindre que l'accusation ne soit pas absolument injuste. Quant au fameux concert européen, qui doit préparer les États-Unis d'Europe et qui est devenu la marmotte du noble lord, il ne s'est manifesté que par l'unanime résolution de ne rien faire, et par un sentiment universel de défiance et de jalousie. La question de Crète a démontré surabondamment ce que l'on pouvait espérer de ce tant vanté concert. Il a fallu pour mettre fin à l'imbroglio l'intelligence et la main d'une femme. Il paraît que la reine de Danemark, une de ces princesses politiques dont l'action se fait sentir sans se laisser voir, écrivit à ses deux filles,

l'impératrice douairière de Russie et la princesse de Galles, pour leur représenter que l'Allemagne profitait seule de la situation en Orient, et les pressa de faire nommer le prince Georges de Grèce gouverneur de la Crète. L'impératrice douairière, qui a beaucoup d'influence sur son fils le tsar, le convertit d'autant plus facilement à sa manière de voir que Nicolas II a une affection particulière pour le prince qui lui sauva la vie au Japon. L'affaire fut conclue au grand déplaisir de l'Allemagne, qui se retira du concert, mais à la grande satisfaction de lord Salisbury enchanté d'échapper à cette impasse.

Lord Salisbury disait dans sa jeunesse: "En ce qui touche notre politique étrangère, ce que nous avons à faire, c'est simplement de jouer notre rôle avec honneur, de nous abstenir d'une diplomatie tatillonne, de défendre l'honneur britannique constamment et sans crainte et d'être toujours prêts à faire suivre les paroles par les actes."

Avec l'âge et l'expérience, il est devenu plus pacifique: personne plus que lui n'a accueilli le rescrit du tsar avec faveur, car il est aujourd'hui le partisan convaincu de l'arbitrage. Mais que ne le propose-t-il pour régler les questions de l'Afrique australe?

Le parti des boutefeux, comme Chamberlain, lui reproche d'être l'homme de la paix à tout prix (qui l'eût cru?) et de sacrifier les intérêts de l'Angleterre par des concessions continues. La France a naturellement sa bonne part de récriminations et même de menaces dans les critiques adressées à lord Salisbury, et nous serions peut-être depuis longtemps plongés dans les horreurs de la guerre, s'il n'avait pas été là pour jouer le rôle de modérateur. Avec les années, le sentiment de sa responsabilité a augmenté, son langage s'est assagi, et il n'a, comme il le dit, "aucune envie, sous prétexte de punir les autres, d'exposer sans raison suffisante son pays à de grands dangers et à de sérieuses blessures". Ce qu'il faut regretter, entre bien d'autres choses, c'est que lord Salisbury se soit parfois montré plus hardi avec les faibles, comme le Portugal, par exemple, qu'avec les forts, comme la Russie et l'Allemagne.

En ce qui touche la France, on doit reconnaître qu'il a trouvé un lourd héritage de questions pendantes, comme celles de Terre-Neuve, du Siam, du Niger, et qu'il s'est efforcé de les trancher amiablement, malgré les difficultés que lui créait chaque jour M. Chamberlain. Dans la question d'Égypte, il avait les mains liées par le passé, et nous sommes bien obligés d'avouer que si l'Angleterre a été déloyale, nous lui avons fait la partie vraiment trop belle en refusant de nous associer à son action.

Nous ne reviendrons pas ici sur les affaires de Chine; elles sont trop récentes pour n'être pas présentes à toutes les mémoires. Beaucoup d'Anglais ont témoigné du mécontentement de ce qu'ils ont appelé la modération exagérée de lord Salisbury. C'est avoir un appétit insatiable; mais, en somme, la satisfaction exprimée par les chefs de l'opposition prouve que lord Salisbury s'est taillé une belle part dans le gâteau. Tous ont déclaré que l'Angleterre ne cherchait ni même ne désirait de possessions territoriales en Chine, que ses intérêts étaient purement commerciaux et que la nouvelle entente avec le gouvernement chinois garantissait amplement ces intérêts.

En somme, si sa carrière s'était arrêtée là, lord Salisbury aurait laissé le souvenir d'un homme d'État ayant su conduire avec habileté, sagesse et jugement, les affaires de son pays à l'extérieur et à l'intérieur; mais malheureusement pour lui, son histoire aura eu un chapitre de trop, chapitre lamentable à tous les points de vue.

IV

Ce n'est pas seulement en France que l'on voit des ministères hétérogènes, des rapprochements imprévus d'hommes politiques séparés jusque-là par toutes leurs idées aussi bien que par leur situation sociale. Si l'on avait prédit au marquis de Salisbury, à l'époque où il échangeait avec Joe Chamberlain, le radical, le "self-made man", l'ami des socialistes, des aménités dont le Parlement et le public anglais ont gardé le sou-

venir, le noble lord eût soulevé ses lourdes paupières et ses non moins pesantes épaules et gratifié le prophète d'un de ses sarcasmes méprisants dont il a le secret ; et Joe se fût indigné en apparence, quoique secrètement flatté qu'on pût concevoir pareille énormité.

Ce fut cependant ce qui arriva le 30 juin 1895. La politique irlandaise de M. Gladstone avait fait naître un nouveau parti, celui des libéraux unionistes qui se posaient en défenseurs de l'intégrité territoriale de l'empire menacée par les espérances que le grand vieillard avait éveillées dans la verte Erin. Ayant concouru à la chute du cabinet Rosebery, ce parti fut appelé par lord Salisbury à prendre sa part des dépouilles. Ce fut donc un ministère à deux têtes, ni purement conservateur, ni exclusivement unioniste. Lord Salisbury, l'homme politique le plus considérable et le plus considéré d'Angleterre depuis la retraite de M. Gladstone, l'homme de longue expérience, d'esprit rassis et prudent, voyant les choses de haut et de loin, prenait les rênes du pouvoir pour la troisième fois entouré de l'estime et de la confiance du pays. En face de ce grand seigneur se présentant avec sa pesante dignité, avec toutes les traditions de la vieille Angleterre, de ce penseur, de ce savant, de cet érudit aimant la retraite et le silence, abhorrant tout ce qui ressemble à la charlatanerie, à la hâblerie, à la vulgarité démagogique, allait se dresser un ambitieux fils de ses œuvres, intelligent sans doute, mais ayant tous les défauts du parvenu et du tribun, c'est-à-dire tous ceux qui devaient mettre à la plus rude épreuve les nerfs de son chef. Avec un libéral unioniste comme le duc de Devonshire, le premier ministre pouvait s'entendre ; par le rang, par l'éducation, par toutes leurs habitudes intellectuelles et sociales, ils étaient de la même race et ni pour l'un ni pour l'autre les tripotages d'argent, les basses intrigues politiques ou commerciales ne pouvaient exister. Bien résolu à jouer " un " rôle, sinon " le " premier rôle, auquel rien ne lui donnait droit, M. Chamberlain, qui est resté radical au fond de l'âme, ne pouvait être le vrai grand homme

du ministère, il décida qu'il en serait l'enfant terrible, qu'il serait dans cette réunion de graves aristocrates, les uns quelque peu indolents comme le duc de Devonshire, les autres dilettanti ès choses du pur esprit comme M. Balfour, tous assagis par l'âge et l'expérience, il serait, lui, le champion bruyant, tapageur même, de la démocratie sociale, de toutes les questions à effet par la parole et par la presse, sans compter l'argent. Beaucoup plus préoccupé de sa propre situation que des vrais intérêts du pays, il exciterait les passions dangereuses sans en calculer les conséquences, quitte à mettre le feu aux quatre coins du monde; peu lui importait, pourvu que ce monde incendié admirât Joe Chamberlain l'incendiaire et le portât sur le pavois à la place de celui dont il envierait toujours la supériorité sociale. Quant à l'autre, celle de l'esprit et du talent, il est assez vaniteux pour n'y pas croire. L'événement a prouvé jusqu'où allait en réalité son ignorance en certaines matières. Quant à sa vénalité et à sa duplicité, elles ont étonné le monde.

On ne peut vraiment s'empêcher de plaindre un homme tel que lord Salisbury d'être aux prises avec un aventurier politique tel que Joe Chamberlain.

Il fut un temps où la lutte ne lui aurait peut-être pas déplu et où il n'aurait certes pas désarmé devant un adversaire de cette trempe, mais le poids des ans, de la mauvaise santé, des chagrins que la vie tient en réserve pour les plus heureux, a émoussé le courage moral de celui qui, en 1867, renonçait à la situation importante de secrétaire d'État pour les Indes, afin de ne pas suivre Disraeli dans une voie qu'il considérait comme dangereuse et nuisible. M. Chamberlain a préparé pour son chef une couche épineuse où le vieil homme d'État reste étendu, par esprit de devoir peut-être, pour faire de son autorité, de la considération qu'il s'est acquise, une sauvegarde pour la paix de l'Europe. Cette excuse a été longtemps valable; elle ne l'est plus. La guerre d'Afrique a tout changé. Jusqu'au jour où il a pu espérer l'empêcher (et ce n'était certes pas impossible), lord Salisbury a bien fait de rester sur la brèche.

mais personne n'avait le droit de le forcer, lui honnête homme et gentilhomme de race et de principes, à endosser les vilénies, les mensonges éhontés, les trahisons de MM. Chamberlain, Rhodes et Jameson. On se demande si le manque d'énergie a seul paralysé la volonté du premier ministre, ou si des raisons moins avouables l'ont décidé à se sacrifier.

On ne sait certainement pas tout au sujet des tripotages africains, et il semble plus que probable que le Panama est un bien mince scandale comparé à celui qui sortira quelque jour de la "Chartered" et de la Rhodésia. Il faudra désormais une dose extraordinaire d'assurance à la vertueuse Angleterre pour lancer le plus petit caillou dans le jardin de qui que ce soit. Si lord Salisbury a voulu l'aider à laver son linge sale incognito, il a failli envers elle, envers lui-même et envers la constitution qu'il a faussée en déplaçant, ou plutôt en essayant de déplacer les responsabilités.

Qui est premier ministre aujourd'hui en Angleterre? Est-ce Robert-Arthur Cecil, marquis de Salisbury, héritier d'un des plus grands noms, d'une des plus pures et glorieuses renommées de son pays, ou Joe Chamberlain, l'industriel vulgaire de Birmingham, le politicien sans scrupules, l'agioteur taré de l'Afrique australe? on ne le sait plus. Si, au lieu de subir des revers, les armées anglaises avaient triomphé dès le début, M. Chamberlain serait roi absolu de l'opinion, tandis que le descendant du grand Cecil, lord Burleigh, disparaîtrait à l'ombre du chêne séculaire planté dans son parc de Hatfield par la reine Elisabeth. Ces deux ruines ne se consoleraient pas entre elles, car l'une rappellerait la gloire disparue, et l'autre le déshonneur récent.

Combien il doit souffrir celui qui dans ses belles années flétrissait "le tarif d'insolence" de lord John Russell dans ses procédés envers les puissances étrangères, et raillait "cette es-pèce de douceur chrétienne" qui tendait la joue gauche à la "Russie et à l'Amérique, mais exigeait jusqu'au dernier centime des Ashantees"; celui qui condamnait si ouvertement la

conquête par les armes de la frontière nord des Indes et demandait " la conversion graduelle de ces splendides tribus à " notre manière de penser."

... " Je crois fermement, disait-il, que l'opinion est exposée au danger d'une réaction tendant à nous ramener aux doctrines d'il y a trente ou quarante ans, de l'époque où l'on croyait de notre devoir de " combattre partout et de tout prendre ". Cette doctrine me paraît des plus dangereuses pour plus d'une raison, entre autres pour celle-ci : " que nous pourrions dépasser nos forces ". Si fort que l'on soit, homme ou nation, il y a une limite que la force ne peut pas dépasser. Il y a courage et sagesse à exercer sa force dans les limites qu'elle peut atteindre; il y a folie et ruine au delà."

N'est-ce pas le même lord Salisbury qui a dit : " Je ne crois absolument pas que l'œuvre de la violence puisse avoir des résultats durables " ? — Pourquoi faut-il qu'à la fin de sa carrière, cet esprit sage et juste qui avait plus d'une fois agi d'après les principes exprimés, quitte à faire qualifier ses " concessions gracieuses " de faiblesse et de pis encore, par des adversaires de mauvaise foi ou moins éclairés que lui, pourquoi faut-il qu'en présence d'une cause aussi bonne à défendre que celle des Hollandais d'Afrique, lord Salisbury ait faibli devant un énergumène sans conscience et sans prudence? Après et même pendant l'ignoble affaire Jameson, il avait la partie si belle! Il pouvait si facilement refuser hautement de se déshonorer en couvrant de son grand nom et de sa belle réputation les manœuvres inqualifiables du parti Chamberlain-Rhodes! Ne devait-il pas s'élever contre les excitations malsaines par lesquelles on entraînait le peuple anglais à la plus inique, à la plus honteuse des guerres? Sa voix aurait été entendue, soutenue par celle de la reine, par tout ce qu'il y avait de sain dans l'opinion publique, et applaudie avec enthousiasme par le monde entier.

A quel mobile a-t-il obéi? At-il reculé devant certains scandales possibles? S'ils existent, ils éclateront malgré lui. A-t-il

été vaincu par la maladie et le chagrin? Alors il fallait se retirer, laisser à M. Chamberlain la responsabilité de ses honteuses actions. Jusqu'à la guerre, il le pouvait. Aujourd'hui on dirait qu'il déserte. Il faut désormais qu'il aille jusqu'au bout, qu'il prenne sa part des désastres auxquels l'Angleterre ne peut plus échapper, désastres matériels peut-être, faillite morale assurément, car, on l'a dit avec vérité, la victoire de la force écrasante sur la faiblesse héroïque sera la pire des défaites morales pour l'Angleterre. En attendant, le désordre est partout et les hésitations comme les décisions du premier ministre "in partibus" ont créé, dans les esprits autant que dans les choses, une confusion, un désordre, des doutes, des appréhensions qui jettent un reflet sinistre sur le règne jusqu'alors si beau de la reine Victoria et sur la carrière jusqu'à ce moment si honorable du marquis de Salisbury.

V

Il est un côté de la nature morale et des tendances intellectuelles de lord Salisbury que nous avons négligé jusqu'ici et qui, cependant, doit être étudié si l'on veut se former une idée à peu près complète de cette remarquable organisation.

Si conservateur que soit le Cecil du dix-neuvième siècle et même du vingtième, son intelligence est trop ouverte pour n'être pas moderne à certains égards. L'obscurantisme n'est certes pas son fait et ce serait lui faire injure que de voir en lui l'adversaire obstiné de toute réforme. Il a fait, un jour, sa profession de foi dans le "Quarterly Review," et ses actes n'ont pas démenti ses déclarations. "Il y a, disait-il, une tendance générale chez ceux qui sont opposés au parti actuellement au pouvoir à substituer le mot "constitutionnel" au mot "conservateur" dans leur langage politique; c'est l'effet d'un heureux instinct; le but de notre parti n'est pas et ne doit pas être de conserver les choses telles qu'elles sont; d'abord l'entreprise serait impossible; en outre, il y a beaucoup dans notre manière actuelle de penser et d'agir qu'il serait fort peu désirable

de perpétuer. Ce que nous désirons, c'est que l'administration des affaires publiques, au point de vue législatif ou exécutif, soit dans l'esprit de l'ancienne constitution qui a tenu la nation unie dans son ensemble et fait servir ses forces réunies à des choses d'importance nationale au lieu de les briser en fragments ennemis ou défiant.

Si lord Salisbury s'est opposé à la démocratisation trop rapide du suffrage électoral (et en cela nous pensons qu'il a eu raison), il n'en a pas moins imposé aux libéraux, en 1884, une nouvelle et très nécessaire distribution des sièges.

Il ne désire pas avec passion les modifications constitutionnelles, mais il est fort capable de changer ce qui lui paraît indéfendable, plus radicalement peut-être que ses adversaires ne le désirent.

Lui-même n'est pas toujours enthousiaste de son œuvre ; néanmoins si elle lui semble nécessaire à la cause du progrès légitime, il fait contre fortune bon cœur et ne recule pas. C'est lui que la démocratie de Londres doit remercier si elle possède un conseil de comté.

C'est lui encore qui a renversé cette forteresse de la vieille féodalité administrative : les sessions trimestrielles. Jusqu'en 1887, les gentlemen des provinces anglaises, nommés par le lord-lieutenant du comté, qui l'était lui-même par la Couronne, gouvernaient les comtés, imposaient des taxes aux contribuables qui ne votaient pas leur élection et administraient selon les bons vieux principes tories. D'un seul coup, ces autocrates disparurent. Leur place fut prise par des assemblées élues au scrutin secret par tous les chefs de famille ou propriétaires, hommes ou femmes, car lord Salisbury est le partisan déclaré du suffrage féminin.

Jusqu'à lui, le parti conservateur s'était opposé à la diffusion de l'instruction dans les classes populaires. Il y a douze ans seulement que l'instruction primaire devint gratuite et obligatoire. Ce fut encore dû à lord Salisbury. C'était, du reste, une des premières questions dont il s'était occupé en entrant au Parlement.

Il fut aussi le premier ministre qui s'intéressa officiellement au logement des pauvres. Comme John Bright, il préconise et encourage la multiplicité des propriétaires paysans. Il a refondu tout le système du gouvernement local en Irlande, remplacé les autorités gouvernementales par des conseils et assemblées élus, aboli les grands jurys comme les sessions trimestrielles d'Angleterre.

Il s'efforce de faire modifier et améliorer les procédés parlementaires; il veut que la Chambre des lords travaille, prouve son utilité, et il préférerait la voir disparaître plutôt que réduite à l'inaction; il aspire à faire accepter certains rouages de la constitution américains protecteurs des droits du public. Bref cet esprit que ses ennemis voudraient faire passer pour un réactionnaire endurci, est très ouvert aux réformes, mais non avec l'emportement et la témérité d'un Gladstone. Il est resté fidèle au programme de sa jeunesse, lorsqu'il disait: " Je suis conservateur, mais certes non opposé aux changements que la marche du temps, les progrès de la science et les lois de la Providence rendent nécessaires. Je désire vivement m'appliquer de mon mieux à faire aboutir les nombreuses mesures tendant aux progrès sociaux et sanitaires, à l'amélioration de la situation des classes laborieuses qui sont trop souvent négligées au milieu du tapage de la politique de parti, mais desquelles dépend, en une large proportion, la prospérité future du pays."

Le progrès de la science! C'est surtout par son enthousiasme pour la science que lord Salisbury est un homme moderne. C'est à la science qu'il a dû ses plus chers plaisirs, les délassements préférés de son esprit souvent fatigué. Son laboratoire de Hatfield est pour lui un lieu de délices. La chimie et l'électricité sont des passions innocentes qu'il a encouragées de son mieux. Il est curieux que le premier homme éminent qui ait reconnu en Grande-Bretagne tout ce qu'on pouvait attendre de cette force nouvelle: l'électricité, soit précisément celui à qui les impatients attribuent une tendance rétrograde. L'é-

lectricité règne en souveraine dans ses résidences, dans ses fermes; la rivière qui traverse son parc n'est plus seulement charmante, c'est la plus active et la plus utile des travailleuses, et tous les services qu'elle rend ont été imaginés, préparés, mis à l'œuvre par son maître lui-même, il y a une douzaine d'années; le Hatfield d'Elisabeth resplendissait sous des flots de lumière quand il n'y avait pas encore une lampe électrique à Londres. Rien pour lord Salisbury n'égale en intérêt, dans les annales du monde, l'histoire des grandes découvertes et des révolutions qu'elles ont amenées dans la vie de l'humanité. Avec de telles idées, de telles études, un esprit peut rester prudent et conservateur dans une certaine mesure; il ne peut être ni rétrograde ni réactionnaire.

Que lord Salisbury ait été effrayé, effaré par la course au clocher politique de M. Gladstone, c'est très naturel, très logique et même très heureux pour l'Angleterre; mais plus on est obligé de reconnaître la haute valeur de cette nature intellectuelle et morale, de rendre hommage à ses mérites, plus on est attristé de la voir aujourd'hui dévoyée, amoindrie, abaissée dans l'estime publique comme elle le sera, plus tard, devant l'histoire, par des compromissions dont elle aurait pu et dû se dégager pour l'honneur de son nom, pour celui de son pays. Le crime dont il est complice aujourd'hui, marquera la mémoire de lord Salisbury d'une tache indélébile. C'est une belle image qui s'efface.

Marie Dronsart.



L'INSTRUCTION AUX ETATS-UNIS

Le Bureau de l'Instruction publique des États-Unis vient de publier son rapport annuel pour les années 1897-98. Deux gros volumes, formant près de 3000 pages, texte pressé.

Comme rapport, c'est tout ce qu'il y a de plus américain. Et ce mot est un éloge.

Il y a dans ce volume des statistiques méthodiquement faites, de la science vulgarisée, de l'érudition, des notes d'histoire d'un grand intérêt, beaucoup de conseils pratiques, relatifs à l'enseignement, à la formation du caractère de la jeunesse et au développement des forces physiques.

Je n'affirme pas que tout doive y être accepté de confiance.

Certaines affirmations, comme certaines méthodes, demandent à être vérifiées et discutées. D'autres, croyons-nous, surtout pour ce qui concerne les exercices corporels, "physical training," sont de pures exagérations. Les chapitres qui traitent de ces matières sont pourtant écrits par des spécialistes, hommes de bonne foi, j'en suis sûr. Mais à force de voir le côté utile de ces exercices, ils en ont fait une nécessité si envahissante, qu'en plus d'un endroit, cet accessoire semble être devenu le principal ; et l'étude reste avec cela de bon, qu'elle fait diversion aux jeux.

Nous engageons ceux qui pourront se procurer ce "Rapport" à lire le chapitre XII, écrit par le docteur E. M. Hartwell. Il est tout entier consacré au physical training. Et il renferme tout ce que l'Américain le plus admirateur des muscles peut désirer et admirer.

Évidemment, ce n'est pas à l'entraînement physique que nous trouvons à redire. Nous savons trop quel bien il procure aux jeunes gens de nos universités et de nos écoles. C'est à la place trop large qu'on lui donne.

Le célèbre Rollin disait : “ Hors les humanités, point de salut.” Le docteur Hartwell dit à sa façon : “ Hors les jeux athlétiques, point de salut ! ”

Il faut voir avec quelle complaisance matérialiste il analyse la “ machine vivante ”, qu’il faut “ transformer ” par le jeu. C’est dans le gymnase que cette “ aggrégation de cellules ” qui est l’homme, se développe et se fortifie.

En dépit de ces défauts, nous croyons que ce volume renferme pour nous des renseignements précieux. Et comme, en cette matière, nous ne devons rien négliger de ce qui peut nous faire avancer, nous conseillons à tous ceux qui s’intéressent à l’éducation, de parcourir ce rapport.

Il leur sera facile de saisir, à la simple lecture, ce qui ne nous convient pas, ce qui serait même dangereux, en principe, comme en pratique. Qu’ils se mettent surtout en garde contre les résumés de l’histoire de l’instruction dans les différents pays du monde. Il s’y trouve certaines affirmations et des parallèles entre l’éducation catholique et l’éducation protestante, qui sont tout simplement faux et injustes.

Ces restrictions faites, ils trouveront des méthodes d’instruction primaire, d’enseignement secondaire et supérieur, tout à fait utiles.

Si le lecteur veut rire un peu, avant de fermer le livre, qu’il lise le chapitre consacré à l’éducation des femmes américaines, — surtout le dernier article : “ les clubs de femmes, comme moyens d’éducation.”

Le second volume n’est pas moins instructif que le premier. Mais il est de lecture plus pénible. Il est presque exclusivement consacré à des statistiques arides.

Il fournit tous les renseignements possibles à ceux qui veulent savoir ce que coûte l’instruction chez nos voisins, comment se fait la distribution des taxes, le salaire des professeurs, les conditions requises pour être admis aux examens et y réussir, le nombre d’enfants qui fréquentent les écoles, dans chaque localité, dans chaque État, dans la République entière, etc.

LETTRE SUR L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS

On a beaucoup discuté sur la date d'ouverture de l'Exposition. Ce sera exactement le 14 avril 1900 que sera prête, comme le décret organisateur l'a prévu, l'Exposition universelle. Tout devra être en place le 14 avril à minuit. Il sera même absolument interdit de déballer la moindre caisse, de donner un dernier coup de marteau après la date indiquée. Les constructions de l'Exposition sont et seront prêtes.

L'administration a réduit au strict minimum la permission de visiter les chantiers. Elle a pris cette décision dans l'intérêt de la sécurité des visiteurs : il n'est pas possible aux ouvriers travaillant avec l'activité qu'on peut penser, de se préoccuper constamment de personnes étrangères circulant sans précautions sous leurs échafaudages. Plusieurs accidents s'étant produits, les visiteurs sans guides ne sont plus guère admis. Il faudra donc avoir un peu de patience ; dans quelques jours l'Exposition va ouvrir ses portes et sans risques on pourra la visiter dans toute sa perfection constructive.

L'adjudication des kiosques pour la vente des produits alimentaires, des publications et des fleurs s'est faite. Il ne s'agissait que de petits emplacements de superficie de quatre à vingt mètres carrés ; les adjudicataires, avec un flair commercial qui est la sûre garantie anticipée de l'affluence des visiteurs, se les sont pourtant disputés à beaux deniers. Le prix de 1000 francs le mètre a été dépassé et largement dépassé. Une surface de huit mètres carrés a été adjugée au prix de 15,630 francs ; le chiffre minimum a été de 500 francs le mètre.

J'ai pu faire un dernier pèlerinage sur les chantiers. L'entrée principale donne sur le Cours-la-Reine près de la Place de la

Concorde. On passe sous la Porte Monumentale, on suit une large avenue plantée d'arbres, qui longe la Seine.

Cette avenue est coupée par une autre, de grande largeur, et qui relie l'Esplanade des Invalides avec l'avenue des Champs-Élysées. Un pont, le pont Alexandre III, met en communication ces deux points. Il est formé d'une seule arche elliptique, décorée de découpures légères pareilles à des dentelles métalliques, qui brillent au soleil comme de l'argent en fusion.

En sacrifiant le Palais de l'Industrie, la vue a été élargie. En fait, la superbe perspective de la Seine, avec l'arrière-plan de collines, les vieux sycomores et les marronniers, la verdure qui croît partout, formera toujours la gloire de Paris, l'objet d'envie de villes moins favorisées.

La silhouette de la tour Eiffel se détache dans le ciel et, malgré le désir des démolisseurs, elle subsistera encore.

Je ne sais si l'on mettra à exécution le projet d'un ingénieur qui voulait la relier par un câble avec l'une des tours du Trocadéro. Le projet était cependant assez original. Les personnes aimant les émotions, s'asseyaient dans une espèce de fauteuil suspendu et se laissaient glisser jusqu'à la tour qui se trouve en face. On peut se demander quelles seraient les émotions des passagers en cas d'arrêt, d'accident en cours de route... ou plutôt de câble!

Un constructeur plus ingénieux qu'Eiffel a surgi. Il a construit une tour gigantesque à pivot. A la façon du télescope, elle rentre en terre pour recevoir la foule. Elle s'élève peu à peu en l'air, tourne sur elle-même à la façon d'une grue, puis dépose sa charge sur le côté opposé du terrain de l'Exposition. Cette construction excentrique ayant coûté beaucoup d'argent, et n'étant, en fait, d'aucune utilité, est un signe typique des temps. Que pensera notre postérité de cela? Nous couvrira-t-elle de ridicule!

Près de cette tour se trouve le cheval de Troie, en bois, mais non mobile, et servant de lieu de spectacle. A un jet de pierre, se trouve une petite tour faite de briques de chocolat cimentée par un mortier de sucre.

Une mappemonde est construite du côté ouest de la Tour. Malgré les échafaudages on distingue sa forme bien ronde. Est-il juste de la faire aussi ronde? Il est permis d'en douter; mais laissons la discussion aux savants. Pour la commodité de MM. les charpentiers, admettons qu'ils l'aient bien construite. On y voit donc des montagnes, des lacs, des mers et des vallées; naturellement sur une échelle réduite, mais représentée de façon méticuleusement exacte. Un chemin de fer en miniature entoure le globe. De cette façon on peut faire le tour du monde, non en 80 jours, comme dans Jules Verne, mais en 60 minutes.

Mais pour passer de la chaleur des Tropiques au froid du Pôle, il faut quitter ce monde en miniature et trouver son chemin parmi les innombrables bâtiments qui couvrent le terrain d'exposition.

Une galerie verticale, en communication avec d'autres galeries, a été creusée en terre. Elle a en profondeur, la hauteur de la Tour, et, comme elle, est munie d'un ascenseur. Lorsqu'on descend, on passe d'abord par un endroit tempéré, puis dans une zone plus chaude. C'est la zone des Tropiques; puis on approche de l'Équateur. Des oiseaux au plumage multicolore voltigent en tous sens; une végétation luxuriante croît, dans une atmosphère lourde de serre chaude. On peut monter sur des éléphants et des chameaux et se rafraîchir avec des fruits délicieux servis par des domestiques couleur de suie et habillés de blanc.

Le Pôle Nord n'est ici pas très éloigné de l'Équateur. La transformation est complète. La splendeur et le luxe du monde oriental ont disparu. On y rencontre des rennes et des chiens au lieu d'éléphants et de chameaux. La verdure des pays chauds est remplacée par la neige et la glace, les vêtements de fourrures des Esquimaux remplacent les turbans blancs des Hindous. Ici les mets sont moins appétissants. Malgré l'enthousiasme de Nansen pour les mets et les boissons des régions arctiques, et on peut supposer que beaucoup de visiteurs—

ceux du moins des régions tempérées, — hésiteront à goûter les mets nationaux qu'offriront des gens emmitouffés de fourrures, c'est-à-dire de la neige fumée et fondue, une décoction d'herbes dans du lait, de l'huile de poisson ou du sang de rennes coagulé.

En dessous de cette région de neige avec ses immenses palais de glaces, ses ours polaires, ses icebergs, au-dessous de ce pays de l'humanité pigmée, se trouve la mer. Cette mer est pleine de vie. Des vaisseaux de toutes nations, depuis les jonques chinoises, aux cuirassés les plus grands, flottent sur l'eau. De petits monstres approchent pour regarder les intrus, étonnés de naviguer çà et là parmi les bancs de corail et la flore curieuse des profondeurs de l'Océan.

Ces profondeurs peuvent être visitées. Les personnes qui le désirent peuvent endosser les vêtements du scaphandrier, les autres ne peuvent faire moins que de faire une excursion sur un torpilleur.

Mais le puits ne pénètre pas plus loin que cette mer, ou l'on est obligé de s'arrêter. On n'a pas osé pénétrer plus loin, dans les régions où brûlent les feux intérieurs de la terre. Là, cependant, on aurait pu faire la cuisine à bon compte pour les restaurants du Champ-de-Mars!

Il me resterait à parler, à propos de l'Exposition, d'une foule de choses plus curieuses les unes que les autres, mais le cadre qui m'est assigné étant limité, je me vois forcé de remettre à plus tard la suite de cet entretien.

Stienne Cartier.



NOTRE-DAME DE LORETTE EN LA NOUVELLE-FRANCE

(Suite)

CHAPITRE TROISIÈME.

FLEURS DE SAINTETÉ DANS L'ÉGLISE HURONNE.

LA prédiction du prophète : “ La solitude se réjouira, et fleurira comme le lis,” ⁽¹⁾ devait aussi se réaliser dans les déserts du nouveau monde. Avant même que le sang des martyrs eût fertilisé cette “ terre aride et sans eau,” le vrai Dieu s’était suscité au pays des Hurons, des serviteurs et des servantes dignes des premiers siècles de l’Église. Semblables à ces fleurs précoces qui, pleines de vigueur et de sève, n’attendent pas les ardeurs du soleil pour étaler au-dessus des derniers lambeaux du linceul d’hiver leurs corolles immaculées, et sourient avec grâce aux premières caresses de l’ange du printemps, des âmes privilégiées, prémices et gages d’une moisson merveilleuse, devaient, sous la poussée de la grâce divine, réjouir le cœur des généreux missionnaires qui avaient tout quitté pour les gagner à Jésus-Christ. Si les missionnaires évangéliques avaient semé dans les larmes et le sang, ils allaient, à la fin de leur rude journée, se présenter joyeux au Maître, les bras alourdis par des gerbes abondantes. ⁽²⁾

(1) Exultabit solitudo et florebit quasi lilium. Isaïe XXXV, 1.

(2) *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua : Venientes autem venient cum exultatione portant manipulos suos.* Ps. CXXV, 6.

Celui qui les avait appelés à la carrière apostolique, avait dit à ces fleurs des bois de germer sous les pieds de ceux qui annonçaient la bonne nouvelle et de les réjouir par l'odeur de leurs vertus. "Fleurissez, petites fleurs, avait-il dit à ces âmes innocentes, fleurissez comme le lis. exhalez vos parfums et étalez votre gracieux feuillage." (1) Et dociles à cette parole créatrice, toute une couronne de fleurs charmantes vint servir de parure à l'église naissante de la Nouvelle-France.

Les *Relations des Jésuites* sont pleines du récit des vies et des morts édifiantes des enfants de la forêt, dont la primitive ferveur faisait rougir les chrétiens de l'ancien monde et suscitait chez les âmes héroïques des vocations d'apôtres. Pionnières de leur sexe à la conquête des âmes, la vénérable Marie de l'Incarnation et ses compagnes, Ursulines et Hospitalières, goûtèrent sans retard le fruit de leurs sacrifices, en contemplant les merveilles de la grâce dans l'âme de leurs innocentes et ferventes néophytes. Les annales du "Vieux Monastère" de Québec ne tarissent pas d'éloges de ces premières séminaristes (2). Si pour saint François Xavier, ses chers Japonais étaient "les délices de son cœur," les petites sauvagesses, par leur piété expressive et leurs naïfs propos, embaumaient la vie de leurs dévouées maîtresses et leur faisaient oublier leurs cruelles privations. Aussi, mères attentives, recueillaient-elles, comme autant de perles précieuses, leurs actes de vertu et les paroles à la fois sages et ingénues qui s'échappaient de leurs lèvres enfantines.

"Je me cache comme les mères, répond Térésa la Huronne à une compagne, afin de prier Dieu pour vous,

(1) *Florete flores quasi lilium; date odorem et frondete in gratiam.* Ecclés. XXXIX, 19.

(2) Le couvent fondé à Québec par la vénérable Marie de l'Incarnation et Mde de la Peltrie, porta longtemps le nom de *Séminaire*, et les élèves de race sauvage y étaient désignées sous le titre de *Séminaristes*.

pour moi, pour les Français et pour les Sauvages." La pauvre petite s'était fait une cabane dans le bocage voisin, pour y faire sa retraite à l'exemple des religieuses.

A la fin de son éducation, en 1642, elle fut confiée au P. Jogues pour être ramenée dans son pays. Captive chez les Iroquois avec le futur martyr, elle y confessa généreusement la foi au milieu des menaces et des mauvais traitements. Elle se confessait au P. Jogues, elle n'oubliait jamais ses prières. Étant privée de chapelet, elle se servait de ses doigts ou de petites pierres qu'elle laissait tomber à chaque *Ave Maria*.

Fidèle au souvenir des *filles vierges*, ses anciennes maîtresses, elle leur adresse des messages affectueux, une fois par lettre et plus tard par son oncle Taondechorin, échappé de la captivité des Iroquois. Aussi ses mères Ursulines s'intéressent-elles vivement à sa délivrance. Dans la grande assemblée tenue aux Trois-Rivières, en 1645, le gouverneur, M. de Montmagny, répondant au discours et aux présents ⁽¹⁾ de l'ambassadeur iroquois, Kiotsaton, par un nombre égal de présents, y ajoute un treizième don pour la délivrance de Térèse la Huronne ⁽²⁾.

Il y a quelques années, le vent abattit un frêne plusieurs fois séculaire, sous lequel, d'après la tradition, la vénérable fondatrice des Ursulines et ses compagnes enseignaient à tour de rôle le catéchisme aux petites Huronnes. C'était à l'époque où, pour garantir leurs familles contre les incursions des Iroquois, on avait rassemblé toute la tribu dans un fort construit à leur usage entre la cathédrale et le fort Saint-Louis ⁽³⁾. Ces enfants, au nombre de soixante-dix ou quatre-vingts, assistaient comme externes aux classes du

(1) Des colliers de *wampum* ou porcelaine.

(2) *Les Ursulines de Québec*, 2^e édition, tome I, p. 45.

(3) Depuis le 4 juin 1656, jusqu'au mois d'avril 1668.

séminaire. Dans les beaux temps, la classe se tenait dans des cabanes d'écorce dressées à cette fin, ou sous le ciel bleu, autour du "vieux frêne." Quelle belle couronne de fleurs sauvages autour de cette mère vénérable, "la Térèse du Canada,"⁽¹⁾ changeant en paradis terrestre le théâtre de son dévouement ! Quelle belle couronne d'âmes innocentes entoure maintenant au ciel cette vaillante servante de Dieu, appelant de leurs vœux ardents le jour triomphal de sa béatification !

*
* * *

Une main aussi pieuse que délicate a composé un bouquet de fleurs spirituelles⁽²⁾ pour l'édification des élèves des couvents. Ces fleurs, l'auteur du recueil les a glanées dans les parterres de la Nouvelle-France. Les *Relations des Jésuites* et les lettres de la vénérable Marie de l'Incarnation lui ont fourni tous les éléments de son ravissant bouquet.

Ces récits charmants sont empruntés aux premières pages des annales du "Vieux Monastère." Depuis cette lointaine époque, le nombre des élèves indigènes a progressivement diminué avec le dépérissement inévitable de la nation huronne. Cette diminution nécessita, vers le commencement du dix-huitième siècle, en 1720, une modification dans la formule du quatrième vœu, prononcé par les Ursulines de Québec au jour de leur profession religieuse. Désormais on devait omettre le dernier mot de la formule consacrée : "Je voue et promets à Dieu : pauvreté, chasteté, obéissance, et de m'employer à l'instruction des petites filles *sauvages*."

Cependant, le monastère de Marie de l'Incarnation n'a

(1) Titre décerné par Bossuet à la vénérable Marie de l'Incarnation.

(2) *Bouquet de fleurs spirituelles*, offert aux élèves des couvents par le P. J.-M.-B. Clermont-Ferrand, 1863.

presque jamais cessé, même aujourd'hui, d'abriter sous son toit béni et de cultiver dans les jardins du cloître quelque fleur des bois du pays des Hurons. Parfois ces intéressants spécimens dérobent leur provenance agreste sous des noms français, voire celtiques, aussi harmonieux pour le moins que ceux de la nomenclature des botanistes modernes. Mais les filles de Marie de l'Incarnation savent bien discerner sous ce feuillage d'emprunt la filiation de leurs petites fleurs huronnes avec les *séminaristes* des temps héroïques, et leur prodiguer en conséquence leur dévouement traditionnel. Est-il besoin de dire que ces fleurs contemporaines aiment à refléter les vertus et les charmes de leurs pieuses et naïves devancières ?

Plusieurs de ces ferventes Huronnes, surtout dans les premières années du monastère, auraient été heureuses de s'y consacrer à Jésus comme les *filles vierges*, et, en travaillant à leur perfection personnelle, de se vouer comme elles à l'instruction de leurs compatriotes. Quelques-unes, mieux douées ou plus généreuses que leurs compagnes, supportèrent les épreuves du noviciat.

La première que mentionne l'histoire du monastère des Ursulines est Cécile Arenhatsi, devenue veuve vers l'âge de seize ans, après quatre mois de mariage, et qui passa deux ans, comme servante, avec les mères Ursulines. Sa petite fille, Marie, âgée de sept ans, y demeurait en qualité d'élève. Cécile faillit périr dans le premier incendie du monastère. Elle y revint après la reconstruction du couvent, pour y commencer son noviciat comme sœur converse. Mais ses forces n'y purent suffire, et sur l'avis de son directeur, elle épousa un homme de sa nation, excellent chrétien de Lorette.

Les Pères Ragueneau et Jérôme Lalemant ont tous deux fait l'éloge de cette fervente Huronne. ⁽¹⁾

(1) *Les Ursulines de Québec*, tome I, p. 166.

*
* *

L'esprit de Dieu, qui "souffle où il veut," inspira à quelques-unes de ces âmes virginales une vocation pour le cloître. Le sacrifice leur sourit et elles embrassèrent généreusement la croix de Jésus-Christ. Mais, le Dieu de charité et de miséricorde se contentant de l'intention des victimes, exigea rarement d'elles la consommation de leur holocauste. Une seule eut ce privilège. Encore fallut-il pour cela anticiper la date canonique de ses vœux.

La première de ces fleurs sauvages qui eut le bonheur d'être transplantée dans le jardin de l'Époux fut Geneviève Agnès Skaund'haron.

Elle fut d'abord pensionnaire au "séminaire" des Ursulines. Lors de l'incendie de 1650, on crut qu'elle avait péri dans les flammes, car on fut quelque temps avant de la trouver. Charitablement recueillie, avec un grand nombre de ses compatriotes, par les mères hospitalières, elle y continua ses études et s'y fit remarquer par "son bon esprit et son très beau naturel." Voici ce qu'en disent les annales du monastère de l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang.

"Elle apprit en moins de deux ans à lire et à écrire, en sorte qu'elle devançait les petites Françaises. Elle parlait admirablement bien sa langue et la nôtre, et servait d'interprète aux pauvres Hurons qui étaient malades dans notre Hôtel-Dieu. Elle fit sa première communion avec une ferveur et une foi surprenantes. Elle était si vivement persuadée que c'était Notre-Seigneur qui la visitait, qu'elle se donna à lui en le recevant, le suppliant de lui faire la grâce d'être religieuse, et sa confiance la rendait comme assurée qu'il lui accorderait sa demande. La suite fera voir que son espérance ne fut pas vaine. Elle craignait si fort que sa

mère ne la retirât de chez nous que, quand ses parents la venaient voir, elle ne leur parlait que comme en passant. Elle refusa toujours de sortir pour aller dans son village, quoique pour peu de temps, ce qui est d'autant plus rare à cet âge que les sauvages sont naturellement légers et qu'ils ne demandent qu'à courir." (1)

Mais la vie et les vertus de cette âme prédestinée, la seule de sa race qui ait eu le bonheur de consommer son holocauste virginal, sont admirablement tracées dans la lettre circulaire de la communauté de l'Hôtel-Dieu de Québec, écrite à l'occasion de sa mort. Cette page inédite, dont le style et la pensée sont dignes du grand siècle à qui la Nouvelle-France doit ses glorieuses origines, mérite d'être citée en entier.

LETTRE CIRCULAIRE DE NOTRE CHÈRE SŒUR GENEVIÈVE-AGNÈS
SKANN'D'HARON, DITE DE TOUS LES SAINTS, RELIGIEUSE
HURONNE, DÉCÉDÉE LE 3 NOVEMBRE 1657.

“ Mes révérendes mères et très chères sœurs,

“ La paix et l'amour de Jésus en la sainte Croix.

“ Il semble que N. S. se plaise au choix que nous faisons des filles du pays, puisqu'il en veut tirer les prémices nous les ravissant pour le ciel. Le 23e mars 1657, notre petite communauté y donna la première fille religieuse native du pays, et le 3e novembre de la même année, la première sauvagesse. Ceux qui connaissent l'humeur inconstante et libertine des Sauvages auront de la peine à se persuader qu'une jeune fille ait voulu se captiver aux exercices de la religion, et à garder la clôture. Mais la grâce, qui fait trouver de la douceur

(1) Annales manuscrites de l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang. Année 1651, page 47.

et facilité dans les choses les plus répugnantes à la nature, a trouvé tant d'entrée dans le cœur de cette chère fille, que nous avons toutes admiré les aimables conduites de Dieu sur elle.

“ Elle nous fut donnée le mois de may 1650, âgée de huit à neuf ans ; elle estoit fille d'un des principaux capitaines hurons, ses père et mère estoient excellents chrétiens, et elle estoit la première enfant née de mariage légitime. Si tôt qu'elle fut avec nous, elle s'appliqua fortement à apprendre la langue françoise, et y réussit si bien qu'avant un an, elle la savoit toute : elle apprit à lire et écrire, et surpassoit toutes ses compagnes françoises. Nous avons souvent admiré qu'une sauvagesse nourrie et élevée dans les bois pût si tôt et si facilement comprendre des choses si éloignées de leur façon de faire. Son esprit ne tenoit rien du sauvage et son naturel estoit excellent. Elle ne savoit de quelle couleur étoit le vice, et si parfois elle faisoit quelque petite faute, elle ne cherchoit point d'excuse pour la couvrir, mais incontinent elle s'en accusoit. Sa grande sincérité étoit une marque de la bonté de son cœur. La maîtresse des pensionnaires les reprenant, si elle croyoit avoir failli, elle excusoit incontinent les autres, et mettoit tout le tort sur elle, ne pouvant souffrir qu'on accusât ses compagnes, aussi l'aimoient-elles uniquement.

“ Après qu'elle sut lire et écrire, on la mit à la cuisine pour la tenir toujours dans un esprit de soumission, elle s'y comporta avec tant de ferveur et d'humilité, que cela nous donnoit à toutes de l'étonnement ; jamais on ne l'a vue se plaindre ou murmurer. Si deux ou trois lui commandoient diverses choses à la fois, elle ne s'en fâchoit point, mais avec une grande douceur faisoit, autant qu'elle pouvoit, tout ce qui lui étoit commandé. Il y avoit du plaisir à la voir quitter des cinq ou six fois une chose pour en faire une autre, ce qu'elle faisoit avec autant de

gaité, que si on lui eût laissé faire tout ce qu'elle eût souhaité. Le grand désir qu'elle avait d'être religieuse ne lui faisoit trouver rien de difficile, quoiqu'à raison de l'humeur inconstante et libertine des sauvages on l'éprouvât par toutes sortes de moyens, sans toutefois que pendant sept années qu'elle a été avec nous, nous ayons pu remarquer aucun changement dans son esprit. Elle appréhendoit plus que la mort de retourner avec ses parents. Et un jour, autant pour l'éprouver que pour faute qu'elle avoit faite, on la fist venir au réfectoire devant toute la communauté, et l'ayant reprise assez sérieusement, on lui donna le choix, ou de sortir, ou de recevoir correction de toutes. Cette pauvre innocente n'eut pas plus tôt oui le mot de sortir, que des grosses larmes lui coulèrent des yeux, et joignant les mains, elle nous pria de ne la point mettre dehors, et qu'elle étoit prête de recevoir telle correction qu'on voudroit. A même temps elle commença à s'y disposer ; on n'avoit garde de passer outre. C'est une chose si peu usitée parmi les sauvages d'être réprimé de quoi que ce soit, qu'un enfant arracheroit les yeux à sa mère, qu'on ne luy en diroit jamais rien, on ne scait (ce) que c'est de les contrarier ; ils font absolument leurs volontés en tout. Or il est assuré qu'il falloit une grâce toute extraordinaire en cette âme innocente, pour la résoudre à ce qu'elle appréhendoit très fort naturellement.

“ Les parents luy ont donné beaucoup d'attaques pour l'obliger à sortir, mais elle a toujours esté ferme comme un rocher. Tant de résolutions ont esté suivies de beaucoup de grâces ; entre lesquelles celle d'avoir esté reçue au noviciat n'est pas la moins considérable. Ce fut le jour de l'Annonciation de la tres sainte Vierge de l'année *dernière* 1657 ⁽¹⁾, qu'elle commença a faire les fonc-

(1) Ou a voulu sans doute écrire 1656. Et pourtant elle est entrée au noviciat en 1657. On corrigerait tout, en ôtant le mot “dernière.”

(Note de l'archiviste de l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang.)

tions de la religion avec autant d'exactitude qu'une ancienne professe. ⁽¹⁾ Elle donnoit beaucoup d'édification par son humilité, sa sincérité et sa dévotion, surtout à la sacrée mère de Dieu qu'elle aimoit d'une tendresse nonpareille : elle a toujours continué dans ces dispositions, et nous donnoit de grandes espérances pour le futur : mais Notre-Seigneur qui est le maistre absolu de ses créatures, en a disposé autrement : car au commencement de cette course, il l'a ravie à la terre pour le ciel, lui envoyant une maladie propre des sauvages, qui est une langueur jointe a une fièvre lente, qui les consomme peu a peu. Ce fut pendant ce temps là, qu'elle montra que sa vertu étoit aussi forte pour l'animer à la patience, qu'elle avoit paru paisible dans sa parfaite santé ; car elle ne

ENTRÉE AU NOVIAT DE SŒUR GENEVIÈVE AGNÈS SKANND'HARON DITE DE
TOUS LES SAINTS.

(1) " Le 25^{me} mars 1657, Sœur Geneviesve Agnes Skannd'haron, nativsi d'un bourg appelé de La Conception au païs des hurons agée de 14 ans 4 mois, fille de Pierre Ondákion et de Jeanne Osenràquehaon, ses père et mère, (ils estaient des 1^{ers} chrestiens de la ditte nation, et la 1^{ere} famille que se soient unis ensemble par le sacremt. de mariage en face d'Eglise) a esté admise en qualité de postulante, par la Rde M. Marie de St. Bonaventure de Jésus, Sup^{re} de ce monastère des R^{ses} hospitalières establies en l'hostel Dieu de Kebec païs de la nouvelle france, de l'avis et consentem^t de la Comté des dittes R^{ses} sous l'Autorité du Rd P. Jean de Quem, Sup^r. des missions de la Comp. de Jésus en ces contrées et grand vicaire de Monsiegr^r l'Archevesque de Rouën nre Prélat et Sup^r. Pour y estre R^{se} de chœur, si elle en est jugée capable par la ditte R^{de} M. Sup^{re} et Com^{té} des dittes R^{ses} après avoir reconnu en la dite S^r Geneviesve Agnes, les marq^s d'une bonne vocation p^r estre R^{se} hosp^{re} du consentem^t de ses parens, elle a esté receüe & Mons^r. et Madame Bodeau, bourgeois de Paris y demeurant ont promis paier pour sa dot 3000 livres a la façon du païs, ayant adopté par une charité vrayem^t. chrestienne la ditte S^r Geneviesve Agnes p^r fille, et desirant de contribuer au salut des âmes des pauvres sauvages de canada ont païé par avance sur la ditte some de 3000 livres la valeur de 800 livres en plusieurs fois, combien qu'indépendamm^t. de toute dot, la dite R^{de} M. Sup^{re} et Com^{té} des dites R^{ses} auroient reçu en leur monastère la ditte S^r Geneviesve Agnes au nom de l'adorable famille de Jésus. et afin de contribuer par ce moien a ramasser le sang précieux de J-C répandu p^r le salut de ces peuples; en la personne de la ditte S^r suivant le 1^{er} dessain de l'establisement de ce dit hotel Dieu. En foy de quoy le présent acte a esté signé par la ditte Rde M. et Com^{té} selon la Constitution d'icelle."

" Marie de S^r Bonaventure de Jésus "

" Anne de S^r Bernard "

" Marie de S^r Joachim "

" Catherine de S^r Joseph "

" Marie Renée de la Nativité "

" Jeanne de S^{te} Agnès "

" Marie Catherine de S^r Augustin."

laissoit pas de travailler autant et plus que ses forces le luy permettoient, et se trouver a toutes les observances. Que si elle avoit du temps, elle l'employoit à visiter le tres saint Sacrement avec une dévotion nonpareille.

“ Le mal s'augmentant, elle se rangea a l'infirmerie le 4e octobre, et aussitôt elle demanda un crucifix, qu'elle ne quitta jamais et qui faisoit son plus ordinaire entretien : elle n'omit aucune de ses petites dévotions, quoiqu'elle eût une oppression violente. Si quelquefois l'infirmière lui disoit de cesser à dire son chapelet, elle obéissoit doucement : un peu après elle luy asseuroit que ce luy étoit un divertissement. Le naturel sauvage pousse a une liberté sans retenue et vouloir absolument tout ce qu'il luy plait, ou fuir ce qui luy déplaît. Elle avoit parfaitement dompté ce monstre sauvage, en sorte que si elle s'étoit laissée emporter a quelque légère impatience, vous la voyiez en un moment revenir, et nous en demander mille fois pardon. Son innocence estoit telle que plusieurs fois luy demandant si elle vouloit aller en confesse, elle me disoit : ‘ Mon Dieu, que dirai-je ? car je n'ai quoi que ce soit à dire depuis ma dernière confession, ’ et puis, se mettant a pleurer, elle me disoit : ‘ Ma mère, je n'ai point d'esprit, c'est mon aveuglement qui m'empêche de connoistre mes péchés, je vous prie, faites-m'en souvenir. ’ Jamais, quelque foible qu'elle fust, elle ne se put résoudre a communier dans son lit ; elle alla toujours au chœur jusqu'a trois jours avant que mourir.

“ Des dispositions si rares dans une âme sauvagesse donnèrent pour ainsi dire jusqu'au cœur de Dieu, lequel voulut promptement cueillir ce fruit mûr. M'apercevant qu'elle abaissoit beaucoup, et voyant que depuis longtemps elle souhaitoit le saint habit, après en avoir conféré avec Mr l'Abbé de Quélus pour lors notre supérieur et avec la communauté, il fut résolu que cette grâce luy

seroit accordée le jour de Tous les Saints, ce qui fut fait avec toutes les cérémonies que sa maladie pût permettre. Si iamais (j'ai) vu la joie dépeinte sur un visage, ce fut sur celui de cette chère sœur : elle fit toutes les demandes avec une présence d'esprit admirable. Après qu'elle eût reçu le saint habit, Mr l'Abbé luy donna le saint Viatique, et peu de temps après elle luy demanda le nom de tous les Saints, ce qu'il luy accorda. ⁽¹⁾

ARCHIVES DE L'HOTEL-DIEU DU PRÉCIEUX-SANG, A QUÉBEC.

“ Nous ne pouvions nous lasser de bénir Notre-Seigneur des grâces qu'il versoit dans cette âme innocente, et depuis ce jour-là jusqu'à sa mort, elle ne se contenoit de joie, se voyant religieuse hospitalière, et la première sauvagesse de ces contrées, à qui Dieu ait accordé cette grâce. Nous ne l'avons possédée que tres peu sur terre, et son mal croissant, je fis appeller notre supérieur, lequel lui administra le saint sacrement de l'extrême onction, qu'elle reçeut avec une très singulière présence d'esprit. Et depuis ce temps-la elle s'occupa continuellement à former des actes d'amour et de confiance en Dieu, et de résignation a sa sainte volonté.

VETURE RELIGIEUSE DE SŒUR GENEVIÈVE AGNES SKANNDHARON.

(1) “ Le 1^{er} jour de Novembre 1657 Sœur Geneviesve Skannधारon huronne de naissance, âgée de 15 ans moins de 6 semaines fille de Pierre Ondàkion, et de Jeanne Osenràkehaon ses père et mère excellents chrestiens après avoir esté exercée depuis sept mois qu'elle est entrée au noviciat de ce monastere des R^{es} hosp^{es} de Kébec païs de la nouvelle france et ensuite demandé plusieurs fois à la Comté des dittes R^{es} la grace d'en porter l'habit ; ce qui lui fut accordé suivant l'ordre de la Constitution établie dans l'institut de la ditte Comté ; estant actuellement malade et en péril de mort elle a esté revestüe du S^t habit de la religion en qualité de R^{se} de chœur par Mons^r l'Abbé de Queylus ayant p^r assistants le R^d Pere Bartlemy Vimont et Mons^r Le Bény prestre et chapellain du dit Monastere ; ayant come il a esté dict pouvoir légitime. Estant Sup^{re} de la ditte Comté la Mère Marie de S^t Bonaventure de Jésus, elle y estant présente avec la ditte Comté en foy de quoy elle a signé avec les vecales le dit acte : La ditte S^t Geneviesve ayant quitté son nom du monde on luy a donné celui de S^t Geneviesve Agnes de Tous les Saints.”

“ Marie de S^t Bonaventure de Jésus ”—“ Marie de S^t Joachim ”—Catherine Marie de S^t Agnès ”—“ Jeanne Agnès de S^t Paul ”—“ Anne de S^t Bernard ”—“ Marie Rénée de la Nativité ”—“ Catherine de S^t Joseph ”—Marie Catherine de S^t Augustin ”—“ Marie de la Conception.”

“ Le samedi, 3e novembre, je luy demandai si elle ne vouloit point faire les vœux : ‘ O ma chère mère, me dit-elle, tout à l’heure s’il vous plait ; n’attendons plus, je mourrai bien tôt. ’ Je fis appeler toute la communauté, et en présence de toutes, elle prononça ses vœux, et après, faisant mille beaux colloques à Notre-Seigneur et à sa sainte mère, elle sentit les approches de la mort. Elle demanda la dernière absolution que monsieur le Bév notre chapelain luy donna. Après quoy priant actuellement pour madame nostre fondatrice, pour monsieur et madame Bodeau de Paris, qui l’avaient adoptée pour leur fille, et pour la conversion de ses compatriotes, elle rendit son esprit à celui qui l’avoit créé pour sa gloire le 3e novembre agée de quinze ans. ⁽¹⁾

“ Je vous prie, mes chères mères, de luy accorder les suffrages que vos charités luy croient devoir, afin de satisfaire à la justice divine, s’il luy restoit quelque chose à payer. Je vous en conjure et de me croire

Mes Rdes Mères et tres Chères Sœurs,

Votre très humble sœur et servante en N. S.

M. de St Bonaventure de Jésus, Supre. indigne.

Celui qui “ se nourrit parmi les lis ” avait cueilli cette humble fleur à peine éclosse pour la transplanter au paradis. Prémices de la virginité chez les gentils du nouveau monde, Geneviève-Agnès eut, comme d’autres jeunes saintes, le bonheur de “ fournir en peu de temps une longue carrière.” Native de la première bourgade huronne, celle de la Conception, elle fut la première émule de l’Immaculée Vierge protectrice de cette chrétienté naissante.

Cet honneur revenait de droit à la fille du premier Huron chrétien. Plus tard, en 1659, au fils du “ premier

(1) Les annales disent que ce fut à 3 heures de l’après-midi.

baron chrétien," (1) revenait l'honneur de fonder l'Église de la Nouvelle-France et de donner aux néophytes hurons les prémices de son ministère apostolique. (2)

Mais la *Nouvelle-Lorette* offrit aussi ses prémices au Dieu de toute pureté dans la personne de la petite Marie-Anne Garihonmentha. Son père mourant, touché du récit qu'avait fait le P. Chaumonot de l'offrande de Marie au temple par ses parents Joachim et Anne, supplia sa femme de présenter à Dieu leur unique enfant. Celle-ci y consentit volontiers, et la petite fille, âgée seulement de quatre ans et demi, agréa la proposition avec toute la joie et la ferveur qu'y aurait mise une grande personne.

Un an plus tard, le P. Chaumonot conduisit Marie et sa mère à la mère Saint-Athanase, supérieure du monastère des Ursulines, et celle-ci fut si ravie de "la modestie des réponses de l'enfant, de la beauté de sa voix, et de toute sa conduite, qu'elle l'adopta pour sa fille à la façon des sauvages." (3)

"Il y avait, continue la chronique, quelque chose de surnaturel dans cette vocation. Sa santé seule fit défaut et mit obstacle à son pieux dessein de rester toujours dans la *Maison des Vierges*. Une année après son entrée au séminaire, elle fut attaquée d'une plaie dangereuse à la jambe, et nos bonnes mères voulant hâter son rétablissement, la placèrent à l'Hôtel-Dieu, où des opérations

(1) La devise des Montmorency-Laval est "Dieu ayde au premier baron chrestien."

(2) Mgr de Laval-Montmorency aborda à Québec le 17 juin 1659. Le pieux prélat voulut d'abord être conduit à l'église, pour que sa première visite fût à Notre-Seigneur dans son sacrement, et le même jour il fit éclater son zèle et sa vertu. Les Hurons en eurent les prémices. Il apprend qu'un Huron vient de naître, et aussitôt il se fait conduire par le P. Chaumonot à la mission, et brigue l'honneur de tenir lui-même l'enfant sur les fonts sacrés. En même temps un jeune homme huron, très grièvement malade, allait recevoir les derniers sacrements. Le prélat va le visiter dans sa pauvre demeure, et les sauvages le virent avec admiration prosterné à terre près du mourant pendant la cérémonie, et disposant de ses propres mains les membres qui devaient recevoir les onctions sacrées. (MARTIN, *Autobiographie du P. Chaumonot*, p. 153.)

(3) *Les Ursulines de Québec*, 2^e édition, tome I, p. 357.

faites par les plus habiles chirurgiens, secondés par les soins tendres des mères hospitalières, lui sauvèrent la vie.

“ Rentrée au séminaire, Marie-Anne parut souffrir des suites de sa maladie. On l’envoie à Lorette, mais bientôt elle revient, craignant de se dissiper au village, et de perdre ainsi sa vocation.

“ Ces alternatives de santé et de maladie se répétèrent pendant trois ans. Notre petite postulante revenait chaque année, espérant toujours pouvoir se consacrer au service de Dieu dans la *grande maison de Jésus*. En 1677, elle sortit définitivement du séminaire, et continua à servir Dieu avec ferveur au milieu de sa vertueuse famille, où elle mourut jeune encore, parée de tous les attraits de l’innocence et de la vertu.” ⁽¹⁾

(1) Ouvrage cité, même endroit.

L. St-G. Sunday, Præ.

(A suivre)



LE ROMAN DE DEUX POETES

(Suite)

Miss Barrett avait agi et parlé de très bonne foi en refusant d'écouter Browning et d'accepter ce qu'elle appelait le sacrifice de sa vie ; mais la nature les avait doués d'un aimant trop puissant, il y avait trop de sympathies irrésistibles dans leurs deux natures pour que la tranquille amitié leur suffît. Et puis l'amour engendre l'amour, et celui du poète, si vrai, si profond, si ardent, devait fatalement rayonner au dehors et attirer à lui celui de son amie ; aussi ce cœur si jeune, malgré les années, s'était-il donné avant qu'elle en eût conscience ; elle lui avoua plus tard qu'il l'avait dominée dès le début : " En vérité, je ne m'imaginai pas que je vous aimais lorsque vous vîntes me voir ; non vraiment, pas plus que je ne pensais être aimée de vous. Mon ambition, au début de notre correspondance, était simplement que vous puissiez oublier que j'étais femme ; j'étais si blasée sur les galanteries écrites et vides, dont j'ai eu d'autant plus ma part que, dans ma situation particulière, elles étaient sans conséquence ! Je désirais donc vous voir oublier cela et consentir à m'enseigner ce que vous saviez mieux que moi sur l'art et la nature humaine et en même temps m'accorder votre sympathie. J'ai le culte ardent des grands esprits (*hero-worshipper*) ; depuis bien des années, j'admirais vos poésies et j'étais très heureuse et très fière de savoir que vous preniez plaisir à m'écrire et à recevoir mes lettres ! En outre, vous aviez sur moi une influence que personne autre n'avait. Deux ou trois mots vous suffirent pour que

je consentisse à vous voir, tandis que d'autres m'avaient adressé en vain de longs discours. Tout le monde en fût surpris dans cette maison. Et une fois venu, vous n'êtes plus parti ; j'entends que j'eus constamment conscience de votre présence. Oui ! et voyez combien j'étais loin d'avoir le moindre pressentiment de ce qui est arrivé. Le lendemain matin, je dis en toute innocence à mon père : " C'est extraordinaire comme la pensée de M. Browning m'assiège ! C'est sans doute parce que je ne suis plus habituée à voir des étrangers, mais elle me hante ! C'est une persécution. " Sur quoi il sourit et me répondit que j'étais ingrate envers mes amis... Savez-vous que pendant tout ce temps j'avais *peur* de vous ? Il me semblait que vous exerciez une sorte d'hypnotisme sur moi, que vous vous promettiez d'un user et que je ne pouvais guère respirer ou parler autrement que selon votre volonté. Quant à mes pensées, je m'étais mis dans la tête que vous les lisiez comme le journal, que vous les examiniez et les transperciez toutes palpitantes avec vos longues épingles d'entomologiste ! "

Une femme, dans une telle disposition d'esprit, ne peut que détester ou adorer l'homme qui l'y a mise. Elizabeth prit le second parti très promptement. M. Barrett devint alors un terrible cauchemar pour les deux amoureux. Sa fille s'efforça d'abord de le disculper : " Vous ne pouvez pas voir la profonde et tendre affection derrière et au-dessous de ces idées patriarcales sur le gouvernement des enfants devenus hommes et femmes, sur le devoir, pour le père, de leur indiquer le chemin *qu'il faut* suivre. Jamais il n'y eut (sous le ciel) d'affection plus vraie dans un cœur de père, non ; ni un cœur plus digne, plus loyal, plus pur, à qui soit dû plus de gratitude et de respect. Il estime que c'est son devoir de rendre les gens heureux selon ses vues et son jugement, de régner comme les rois chrétiens, par droit divin ; mais

au milieu de tout cela, il nous aime, et moi, pour ma part, je l'aime aussi." Elle lui est si reconnaissante de ne lui avoir jamais reproché d'avoir causé involontairement la mort d'Edward, " *d'avoir découronné sa maison*", ce qui eût été monstrueux ! Mais elle voudrait tant le relever aux yeux de son ami !

M. Barrett se chargea de lui ravir ses dernières illusions. Les médecins déclaraient que rien ne rétablirait la santé, peut-être ne sauverait la vie d'Elizabeth, excepté un séjour en Italie. Son père avait consenti ; elle irait à Pise avec sa sœur Arabella.

Browning exultait, car lui aussi irait à Pise ! Tout à coup, le tyran domestique changea d'avis par pur caprice, pour le plaisir de se montrer le maître. La stupéfaction et l'indignation furent générales. On crut d'abord que c'était un ballon d'essai, que M. Barrett reviendrait sur son verdict ; son ami, M. Kenyon, conseilla de continuer les préparatifs de voyage ; son fils aîné Georges, le seul qui osât lui tenir un peu tête, eut avec lui une discussion orageuse. Elizabeth, surmontant sa timidité, essaya de le convaincre ; elle fut traitée en petite fille désobéissante ; des paroles furent échangées qu'elle n'oublierait plus ; l'amertume entra dans les cœurs, et le père déclara que désormais il se lavait les mains des affaires de sa fille !

Alors, comparant cet abominable égoïsme au dévouement sans bornes qui s'offrait tout simplement et pour toujours, elle fut soulevée par une grande vague de passion. Tout ce qui avait sommeillé en elle s'éveilla ; tout ce qui avait été comprimé fit explosion ; la tige courbée par la force se redressa d'un jet violent, et la lutte du cœur cessa. Mais celle du dévouement continua. Elle se croyait encore destinée à une existence précaire, au moins pour longtemps. Son vieil ami Kenyon lui disait en souriant : " Dans dix ans *peut-être* serez-vous forte, ou

presque.” Si elle devait rester un fardeau pour son entourage, ce ne serait pas Browning qui le porterait ! Elle ne lui cachait plus ses sentiments : “ Ni aujourd’hui, ni jamais, lui écrivait-elle, aucun homme n’a été pour mon cœur ce que vous êtes ; si j’étais, par la providence de Dieu, différente sous certains rapports, j’accepterais la grande charge de votre bonheur avec joie, reconnaissance et orgueil ; j’y consacrerai ma vie et mon âme... j’oublierais mon indignité. Mais Dieu a mis entre nous quelque chose de pire que de l’indignité. ”

Elle fait appel à sa raison, à son énergie. Elle ne veut pas se servir, comme argument, de la colère de son père, s’il apprenait ce qui se passe entre eux ; elle ne veut pas surtout lui laisser croire que les considérations pratiques de la vie... elle n’a pas à se préoccuper de considérations qui souillent le cœur, car elle ne *pourrait* pas être pauvre, si même elle le voulait ; elle a une petite fortune indépendante, mais les obstacles qu’elle voit lui paraissent insurmontables.

Browning ne les voit pas du tout ainsi : il a confiance, il attendra, et, comme il est à *elle*, le jour où elle l’appellera, il viendra. Il répète ce qu’il a déjà dit “ parce qu’il ne veut pas lui donner à douter, par un silence trop soudain, une soumission trop complète à sa volonté, du sérieux, de la durée, de la *vérité* des déclarations premières. ”

“ Je crois que vous me croyez ; je suis absolument satisfait ; j’accepte ce que vous me donnez, car si ce n’est pas *tout* ce que je demandais, c’est *plus* que je n’espérais ou méritais... Si je n’osais pas en rêver autrefois, maintenant que j’en suis possesseur, ma joie et mon orgueil ont le droit d’y puiser, sans attendre davantage, toute ma consolation. J’ai confiance que si je vous obéis, je n’en serai pas puni ; que si, pour vous épargner une souffrance inutile, je ne reviens pas sans cesse sur ce sujet,... vous

ne vous direz jamais ; je l'avais bien prévu. L'entraînement généreux s'est usé... Le temps a fait son œuvre habituelle ; il fallait s'y attendre, etc., etc. Vous seriez la première à me dire, le cas échéant : tel obstacle a cessé d'exister, où tel qu'il est maintenant, vous pouvez essayer de le vaincre, et je serais là, tout prêt, dans dix ans comme aujourd'hui, si je vis ! J'attendrai. ”

Ce don entier, absolu, de lui-même, Browning ne songea plus jamais à le reprendre ou à le diminuer ; au contraire il y ajouta jour par jour. Il avait la foi ; son amour et le bonheur guériraient son amie. Il en était si persuadé, qu'aus sitôt il songea à préparer l'avenir. Cet homme, jusque-là si indépendant, si détaché des intérêts de ce monde, fit sans hésiter litière de cette indépendance pour la mettre sous les petits pieds adorés. Une crainte le prenait : vivre des revenus de sa femme (si elle devenait sa femme) : Sa fierté se révoltait à cette pensée.

Jusqu'alors il ne s'est pas beaucoup plus préoccupé des choses pratiques de la vie “ *que le lis des champs* ” ! il vit près de Londres, à la campagne, avec son père, sa mère et sa sœur, dans une atmosphère de tendresse et de liberté pour ses rêves de poète. “ Mon père et ma mère sont bons et tendres, lui presque trop et chevaleresque, comme vous le dites de son indigne fils ! si nous sommes pauvres, la *gloire* lui en revient. Sa mère était née aux Antilles, comme les Barrett, et dans sa jeunesse, il conçut une telle haine du système esclavagiste, qu'il sacrifia toutes ses espérances et travailla pour vivre, ce que son père ne lui pardonna que peu avant la mort ! ”

N'ayant jamais pensé à changer sa manière de vivre, Browning a accepté, sans répugnance ni remords, l'aide de son père, sachant bien qu'à un moment donné il se procurerait facilement, par son travail, les ressources dont il aurait besoin. Mais, désormais, tout change. Sûr de

l'affection d'Elizabeth et confiant en ce que l'avenir peut lui apporter de bonheur, il veut assurer cet avenir. " En dépit de tous les bavardages, je suis certain d'être assez riche quand j'aurai bien résolu de l'être. Au premier mot, je ferai ce qu'il faudra, ce que tout le monde me disait autrefois pouvoir être fait... Je me souviens que Charles Kean (directeur du Haymarket) m'a offert 500 livres (12,500 francs) pour une pièce à son goût et que Colburn (un éditeur) m'a déclaré confidentiellement qu'il sacrifierait son dîner pour un roman sur Napoléon ! Et puis j'ai des amis au pouvoir ; pourquoi ne m'accorderait-on pas, pour faire quelque chose, autant qu'à Tennyson pour ne rien faire ? "

Tout au monde pour délivrer sa chère captive ! Il souffre tant pour elle ! " Je suppose, lui dit-il, que nous avons tous un endroit particulièrement sensible au coup lorsqu'il nous frappe. En vérité, je souhaite que vous n'ayez jamais à ressentir ce que j'éprouve, témoin impuissant et silencieux du traitement inqualifiable que vous subissez.. Et vous me demandez si vous devez obéir à cette déraison ? Voici ma réponse : toute obéissance passive, toute soumission irraisonnée de l'intelligence et de la volonté, sont beaucoup trop faciles, tout bien considéré, pour être ordonnées par Dieu à l'homme dans cette vie d'épreuve, car elles éludent entièrement cette épreuve, quoi qu'en pensent les niais... Quant à vous, j'estime qu'il vous est imposé de remplir votre devoir envers vous-même, autrement dit envers Dieu, en définitive... Vous êtes dans un esclavage absolu, et moi, qui pourrais vous en délivrer, je suis ici, osant à peine écrire ce qui se cache dans mon cœur au moindre mot de vous, à savoir que cette délivrance me donnerait un bonheur impossible à exprimer...."

Cette belle lettre, trop longue pour être reproduite ici, reçoit sa récompense. Elizabeth lui répond : " Vous m'avez

touchée plus profondément que je ne croyais pouvoir l'être, même par vous. Mon cœur était plein lorsque vous êtes venu aujourd'hui. Désormais, je suis à vous en tout, excepté en ce qui peut vous nuire, surtout *de cette manière*. . . que vous savez. . . . Quoi qu'il en soit, ma lettre vous porte une promesse : c'est que rien ni personne, excepté Dieu et votre volonté, ne s'interposera entre nous. Je veux dire que s'*Il* me délivrait de cette chaîne traînante de faiblesse dans un délai modéré, je serais alors pour vous ce qu'il vous plairait : une amie ou plus qu'une amie, mais en tout cas, une amie jusqu'à la fin. Donc, tout repose sur Dieu et sur vous ; seulement, en attendant, vous êtes absolument libre, pas même *entravé* par un fil, et si je savais que vous vous considérez comme lié, je ne vous verrais plus. ”

Logique avec elle-même, elle lui répète qu'il ferait mieux de ne plus penser à elle au point de vue du mariage ; mais ce point de vue est précisément celui auquel Browning n'entend pas renoncer. Un cri de joie lui échappe : “ *Mienne, mienne* désormais ! C'est écrit là, là ! Ne craignez rien. Je ne me sens pas entravé. Ma couronne n'est pas clouée sur ma tête ; ma perle est dans ma main ; je peux la rendre à la mer ! ”

V

Après l'aveu et la promesse, le chant d'amour s'élève, s'étend, s'élargit. D'abord Elizabeth est triste ; elle pleure ses illusions filiales ; son père a cessé ses visites du soir ; il ne vient plus, entre onze heures et minuit, s'asseoir à son chevet, causer, puis s'agenouiller et prier avec elle, pour elle. Il ne peut pas la rejeter plus loin de lui qu'en y renonçant. . . . “ Ce qu'il y a de plus amer dans tout cela, c'est que je croyais être mieux aimée de mon père, mais je préfère toujours savoir la vérité. Et puis voici votre

lettre, et si je pouvais avoir l'air très malheureux après l'avoir lue, ce serait pure affectation de ma part, croyez-moi. Pouvez-vous m'aimer tant que cela, *vous!* Alors, c'est assez de lumière pour compenser toutes les ombres de la vie. Tout me semblait fini ; vous êtes venu, vous m'avez cherchée et j'ai recommencé ma vie." Sous combien de formes charmantes elle lui répète cette pensée ! Elle la lui dit en femme et en poète, et *l'éternel recommenceur* lui souffle tant de manières de varier son *je vous aime*, qu'on en reste émerveillé. Ses chagrins ne lui ont jamais fait dire : comment ai-je mérité cela ? Maintenant elle se le répète sans cesse en pensant à sa félicité nouvelle. " Tout ce bonheur m'est venu par vous ; c'est assez pour la vie et la mort ; donc vivante ou mourante, je remerciais Dieu et répéterais : c'est assez !... Avant de vous connaître, qu'étais-je ? où étais-je ? qu'était le monde pour moi, et que signifiait la vie ?... La terre semble s'être dérobée sous mes pieds et ne m'avoir laissé que vous à voir et à aimer. Ne pensez jamais que vous m'ayez insuffisamment exprimé vos sentiments. Seules, entre ciel et terre, vos paroles à *vous* pouvaient me convaincre de l'amour d'un homme tel que vous, et la langue des anges n'en aurait pas trouvé de plus persuasives. Maintenant je le sais, mon seul et plus aimé, et c'est simplement par ignorance du bonheur, parce que je ne suis pas habituée à porter ce poids de fleurs, que mes faibles mains le laissent souvent échapper !... "

" Savez-vous ce que vous êtes pour moi ? Nous parlons du temps doux, du soleil, de l'air qui me font du bien. Ne pensez-vous pas m'en avoir fait en m'aimant, en me relevant ? L'amour divin et inconnu, la tendresse, n'ont-ils rien été pour moi ?.. J'ai été attirée de nouveau dans la vie par vous et pour vous, et je pense à vous avec une reconnaissance inexprimable, toujours, toujours.. Ah ! bien-aimé, ne désirez pas revoir les jours anciens ! Mieux

que moi, alors, vous apercevriez votre route. J'avais des sentiments si amers qu'ils me semblaient être une épigramme de la destinée... Je suis revenue pour vous seul, à votre voix et parce que je pouvais vous être utile... Ah ! que les gens parlent autant qu'il leur plaît du bonheur de la première jeunesse ! C'est peut-être une sorte de joie aveugle qui s'é moussse elle-même par ses sauts et ses bonds, qui appartient à une époque d'ignorance relative du mal ; mais pour ma part, si capable que je fusse, au début, de jouir de l'existence, quand je regarde en arrière, quand j'écoute ce que me raconte ma vie entière, je suis de plus en plus convaincue de ce que je vous ai déjà dit. Je suis plus heureuse aujourd'hui que je ne le fus jamais, infiniment plus et par vous. Vous êtes l'ange de ma vie ; le désespoir et la désolation passés ne servent qu'à marquer l'heure de votre venue... Jamais vous ne pourrez ressentir pour moi ce que je ressens pour vous, Robert, c'est impossible. Je suis à vous comme la plus tendre des autres femmes ne pourrait l'être, même si elle le voulait. Vous le savez. Pourquoi vous le répéter sinon pour vous prouver que nous ne saurions, comme vous l'affirmez, être un mari et une femme semblables aux autres."

De cela, Browning est persuadé d'avance, mais il n'admet pas qu'elle puisse le vaincre en tendresse, en reconnaissance et en dévouement. Sa supériorité lui est démontrée comme la beauté de l'influence qu'elle exerce sur lui et le bien qu'elle est destinée à lui faire. Lui aussi trouve mille manières de le lui prouver victorieusement, à ce qu'il pense. " Elle met de nouvelles cordes d'or à sa lyre, elle élargit son chant." La lettre, malheureusement trop longue, dans laquelle il se soumet au premier verdict de miss Barrett, en mettant, sans phrases, son avenir dans ses mains, est de la beauté la plus émouvante. Qu'elle décide alors et toujours ; il est à elle à jamais.

Que la bénédiction de Dieu soit sur elle pour tout ce qu'elle a déjà été, est et sera certainement pour lui, quoi qu'il advienne, selon la volonté divine... Au reste, il ne veut pas passer pour plus héroïque qu'il n'est. "Je vous aime, parce que je vous aime; je vous vois une fois par semaine, parce que je ne peux pas vous voir toute la journée; je pense à vous toute cette journée, parce que je ne pourrais pas penser à vous une heure de moins, quels que fussent mes efforts."

Rien ne ravit plus miss Barrett que ce *parce que*. La première fois qu'elle comprend, "comme dans un éclair," que l'affection de Browning peut bien n'être pas un rêve, c'est lorsqu'il lui déclare ainsi, qu'il ne l'aime pas pour telle ou telle raison, mais parce qu'elle est elle et qu'il est lui. C'est précisément la raison qui convient à son entendement, la raison qui convient à une femme, et à laquelle il n'y a rien à répondre. "Vous comprenez, n'est-ce pas? Un fait qui renferme sa propre cause est immortel."

Il ne demande qu'à accepter cette métaphysique simpliste et à continuer ses litanies d'actions de grâces.

"Si sa tendresse n'a pas été parfaite dans les premiers jours, qu'elle le lui dise: il est prêt à tout reconnaître, à tout expier, mais qu'elle le sache et le croie. il n'y a jamais eu changement; il n'y a eu que développement, une connaissance plus complète, un sentiment plus fort. "J'ai été créé pour vous, destiné à vous chercher, à vous attendre, à devenir vôtre pour toujours."

Lorsque la première année est écoulée, chacun des deux fiancés (car ils le sont depuis bien des jours déjà) jette un regard rétrospectif sur ces douze mois si remplis pour eux.

"Il y a un an, écrit Elizabeth, je pensais avec une sorte d'orgueil que j'étais *pure de tous désirs*. Maintenant ils rebondissent sur moi comme une marée de printemps,

ils refluent vague sur vague, de telle sorte que je perdrais haleine rien qu'en en parlant. Et aujourd'hui que l'année a complété son cours, je parlerai de cette première lettre, simplement pour dire cette fois, que je suis contente à présent, puisque nous devons avoir un miracle, qu'il se soit produit ainsi dès le commencement, qu'il n'y ait rien eu entre connaître et aimer, que les yeux bien-aimés ne m'aient jamais étudiée, analysée froidement. Je suis heureuse et reconnaissante."

Et pourtant cette lettre l'avait bien agitée, tenue éveillée la nuit, de crainte d'en parler tout haut dans un sommeil de fièvre.

"Jugez si les profondeurs de mon cœur étaient troublées. Dès le premier moment, vous avez eu ce pouvoir sur moi. L'année précédente, j'avais répondu avec un calme parfait à une lettre de même nature, mais vous, très cher, *vous* ! Ah ! je n'ai pas pu vous échapper ainsi ! Tout de suite, vous avez été le plus fort, et j'ai senti votre pouvoir dès le premier mot, dès le premier regard."

En vraie femme, Elizabeth aime à sentir cette force, malgré sa nature supérieure.

Quant à lui, "ce qu'il a appris pendant cette année lui fait trouver bien pâle tout ce qui l'a précédée, et ce qui la suivrait serait vide sans la bien-aimée."

Mais il n'a rien à craindre. Comment concevrait-elle la vie sans lui ? Ne l'a-t-il pas tirée de l'abîme pour la lui rendre ! "Or, du fond des abîmes sombres, les étoiles paraissent plus glorieusement belles, et *De profundis amavi*."

Et lui, le 20 mai, "il ne peut que s'agenouiller sans parler, sans remercier, sans savoir où trouver plus d'amour, car tout est donné, tout ce qui est lui est à elle."

On devine facilement quelle conception sainte et haute deux natures si belles moralement doivent avoir du mariage. Malgré l'opinion énoncée par miss Mitfort, que

les ménages de poètes se prennent toujours aux cheveux et se jettent leur tasse de thé à la tête, ceux-ci n'ont aucune appréhension. Leur foi, leur confiance, sont trop complètes, et cette année passée sans un nuage est de bon augure, aux yeux de Browning, " car les querelles d'amoureux peuvent être graves, mais son amie a été si parfaite ! si parfaite ! Sa résolution est prise ; il fera de son mieux dans la vie, par elle, par ses conseils, avec son aide, sous ses yeux."

Dans sa prison, Elizabeth Barrett a tant réfléchi, tant pensé, elle a une si fine intuition des choses, qu'elle se montre beaucoup moins en dehors de la vie ambiante qu'on ne s'y attendrait. " Il est vrai, très vrai, dit-elle, que je n'ai pas une très haute opinion de ce qui se passe dans le monde sous le nom d'amour et que la méfiance à ce sujet était devenue une habitude de mon esprit lorsque je vous ai connu. Il m'a semblé, malgré ma réclusion et l'étroite expérience à laquelle elle me condamnait, qu'en rien autre chose, les hommes et les femmes n'étaient aussi aptes à se méprendre sur leurs sentiments. Écartant tout à fait l'idée de fausseté, *une honnête* erreur paraît être extraordinairement commune, et aucune ne peut avoir des résultats plus effroyables, aucune. L'amour-propre, la générosité, la pitié, l'admiration, un entraînement aveugle, peuvent causer la méprise. Oh ! quand je pense à l'histoire de mes propres amies, sans aller plus loin ! Et si c'est vrai des femmes, que doit-ce être de l'autre côté ? Voyez les mariages qui se font chaque jour ! Pires que des déserts et plus désolés."

Nous voudrions pouvoir citer toute cette belle page si profondément sentie, si éloquente, où elle montre " la femme, coupable souvent sans doute, mais en somme faite ce qu'elle est par l'homme, son égoïsme et ses calculs, car la loyauté engendre la loyauté, et la déloyauté, la déloyauté. Oh ! l'horreur des mariages de convenance, des

amis mariés, de l'estime mutuelle, du nom qui résonne à l'oreille comme le premier venu, de la voix pareille à toutes les autres, de la sage liberté qui envoie chacun à ses affaires ! ”

“ Au fond de tout cela, il y a cette raison que lorsque les femmes sont choisies pour épouses, elles ne le sont pas comme compagnes. Chercher une sympathie pleine et entière, mettre la femme vraiment de moitié dans son existence, c'est ce dont l'homme se préoccupe rarement. Il aime à trouver en entrant un bon feu, un visage souriant et une heure de détente. Il préfère garder pour lui les pensées sérieuses, les buts qu'il poursuit. Ainsi se comprennent l'amour et le mariage dans le monde presque entier et c'est la dégradation de la femme par l'un et par l'autre.”

Est-ce à dire qu'Elizabeth dédaigne la menue monnaie de la bonne grâce qui fait le charme de la vie quotidienne ? Nullement. Elle sait fort bien descendre de ses hauteurs et proclame la nécessité du badinage et de la bagatelle. “ Tout ce qui se fait de grand dans le monde est fait par de grands esprits qui savent flâner. Quand un homme se fait une loi de ne jamais perdre un instant, c'est un homme perdu.”

Elle apprécie hautement la belle humeur. “ Après tout, n'est-elle pas la générosité dans les petites choses, et, sans elle, où serait la joie de l'existence ? pour ma part, je crois fermement que les plus mauvais caractères du monde sont dus à l'égoïsme et non à un excès de sensibilité.

Marie Dronart.

(A suivre)

OU TROUVER LE BONHEUR

(Suite)

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, de me présenter ainsi, répondit Jean, recouvrant son sang-froid; chargé par Mme de Versy d'une mission auprès de madame votre tante, je passais au pied de la tour lorsqu'un bruit de voix m'a fait supposer que vous aviez transporté ici votre lieu de réunion et, indiscret visiteur, j'ai gravi l'escalier.

— Cette supposition était plaisante, surtout faite par un docteur en médecine, interrompit ironiquement de Versy; vois-tu Mme de Vaubell grim pant jusqu'ici pour guérir ses pieds endoloris... et puisque c'est elle que tu cherchais...

En ce moment, le jeune comte se souciait fort peu des critiques de son ami; il voyait avec dépit les traits de Mlle de Lانسac se détendre graduellement pour reprendre la placidité qu'elle gardait toujours en sa présence.

— Ma tante est sur la terrasse et sera charmée de vous voir; venez, Monsieur, dit-elle, nous vous accompagnons.

Elle s'engagea dans l'escalier suivie des deux amis et bientôt ils furent installés près du fauteuil de Mme de Vaubell dont l'état s'améliorait lentement.

Comme lorsqu'une chose l'avait secrètement irrité, Adrien était en verve; tour à tour il se montra aimable et caustique, sérieux et plaisant. De Brive, tout en lui donnant la réplique, épiait à la dérobée la jeune fille: Blottie dans un fauteuil, la tête appuyée sur l'une de ses mains, elle demeurait immobile et muette.

— Décidément, pensa-t-il, c'est en mon honneur qu'elle se rend à ce point insignifiante; son intelligence et son cœur qui s'harmonisent si bien avec sa fine beauté, j'en viens d'acquérir la preuve, elle me les cache systématiquement; mais le hasard

en trahissant Mlle Paule ne m'a pas livré le mobile de cette petite comédie... elle ignore les projets qui m'ont amené ici, sa tante me l'a affirmé... cependant cela ressemble fort à une barrière qu'elle place entre elle et moi.

Soudain l'idée qu'il demeurerait un étranger pour elle et ne devinerait jamais cette énigme lui causa une profonde irritation.

— A propos, demanda subitement Adrien, n'avais-tu pas parlé d'un message de ma mère pour Mme de Vaubell ?

— Oui vraiment : vous voyez devant vous, Madame, un ambassadeur tremblant pour le succès de sa mission, répondit le jeune homme, qui s'efforça de retrouver sa belle humeur.

Mme de Vaubell se mit à rire :

— Vous me prenez donc pour une personne très redoutable... me voici disposée à tout pour vous être agréable, mon cher enfant, sauf bien entendu à la valse ou au pas de quatre, mes pieds encore faibles s'y refusent.

— En ce cas, Madame, soyez assez bonne pour obtenir de Mlle Paule qu'elle revienne sur sa détermination touchant la fête de la Baxade ; ses amis, et en particulier Mme de Versy, sont désolés depuis qu'elle a refusé le concours de son talent...

— Si c'est là ta requête, interrompit de Versy avec un dépit mal déguisé, tu te donnes une peine inutile ; Paule ne consentira pas à quitter sa tante malade, elle me l'affirmait tout à l'heure... et ma mère aurait dû comprendre...

— Madame votre mère a raison, dit vivement Mme de Vaubell. je ne suis pas, Dieu merci, assez malade pour retenir ma nièce près de moi. J'ignorais ton refus, mignonne, il faut le retirer bien vite ; veux-tu donc qu'on m'accuse d'égoïsme ?

Ce fut après avoir lancé à Jean un regard de reproche que la jeune fille répliqua :

— Qu'importe ce qu'on dira, ma tante, vous êtes encore trop faible pour que je vous abandonne aux soins d'une domestique.

— C'est absurde, te dis-je ; ma vieille Elvire est remplie d'attentions.

— Mais, vous vous ennuierez, objecta résolument Paule qui sortait malgré elle de son rôle passif.

— De mieux en mieux ! voyez-vous les prétentions de cette petite qui se croit indispensable ! s'écria la tante secrètement touchée de cette marque d'affection.

Saisi d'une idée soudaine, Jean intervint :

— Sont-ce là les seules raisons de votre refus, Mademoiselle ?

— Elles ont bien leur valeur, je pense.

— Sans doute, mais une valeur que je puis leur enlever avec la permission de votre tante et la vôtre. Si mon savoir médical peut rassurer mademoiselle Paule et si ma présence ne vous déplaît pas, Madame, je sollicite l'honneur de vous tenir compagnie pendant que durera cette fête, poursuivit le jeune homme en quittant son siège pour s'incliner devant sa vieille amie.

Fidèle à ses grands enthousiasmes, celle-ci lui tendit les mains :

— Il n'y a que le fils de votre père, capable de cette idée généreuse, oui généreuse, je maintiens le terme malgré les hochements de tête d'Adrien, car vous vous seriez amusé à la Baxade !

— Ah ! Madame, ne me faites pas l'injure de penser que les heures passées ici me sembleraient moins agréables ; vous acceptez, n'est-ce pas ?

— Sans doute, il le faut bien.

— Merci, Madame, mais hélas ! la partie n'est qu'à demi gagnée, ajouta le jeune homme que l'air contraint de Paule amusait.

Assurée que Jean n'assisterait pas au concert, qu'il ne l'entendrait pas jouer et ne pourrait comparer son talent au très mince savoir musical de Blanche, la scrupuleuse Paule pensa qu'elle pouvait promettre ce qu'on lui demandait, et de Versy sourit en l'entendant remercier brièvement son ami. Pour d'autres raisons, il ne lui plaisait pas de la voir briller devant le comte, et Blanche, un instant sincère, eût avoué la même crainte ; comme toujours donc les choses s'arrangeaient au gré d'Adrien.

La perspective de longues heures passées auprès de Mlle de Lansac à la Baxade lui offrait une chance qui le ferait avancer

vers son but. Néanmoins, en homme habile, il désirait amener Jean à demander la main de sa sœur avant de se déclarer lui-même.

V

Le retour à Chai-Royal fut silencieux : de Brive se rappelait les impressions de cette journée, la seule qui eût encore marqué pour lui chez Mme de Vaubell. Il revoyait Paule telle qu'il l'avait surprise, rayonnante de bonté et d'intelligence ; puis, à la joie de sa découverte se mêlait toujours le " pourquoi " irritant.

— Je veux l'explication de sa conduite, et je l'aurai ! pensa-t-il comme conclusion lorsqu'il sauta de cheval.

Durant le dîner, comme il narrait à Mme de Versy enchantée du succès de sa démarche, la réponse favorable qu'il rapportait au nom de Paule, Blanche à laquelle une légère maussaderie enlevait de son charme habituel, l'écouta, le regard un peu dur, les lèvres dédaigneuses. . .

Quoi ! il n'avait pas été retenu par le plaisir de l'accompagner à la fête !

— Mes compliments, Monsieur, dit-elle enfin, vous vous êtes donné beaucoup de peine pour désobliger ma petite amie et nous priver de votre présence à la Baxade.

— Mais, c'est un service que M. de Brive rend à notre œuvre, l'oublies-tu, ma fille ? essaya de protester Mme de Versy.

— Ah ! laissons cela, maman, je vous prie ; les discussions sont insipides et n'avancent à rien ! répondit la jeune fille incapable de maîtriser son humeur impérieuse.

Puis, embarrassée de cette bizarre sortie, les paupières baissées sur son assiette, elle se mit à jouer avec sa cuiller à fruits.

Adrien vint à son secours et entama un sujet de conversation moins dangereux pour elle. Ce fut en vain qu'après avoir lutté contre son irritation, elle essaya de l'enjouement des jours passés ; son beau rire clair sonna faux ; à son babil, une note incisive, des inflexions mordantes se mêlaient malgré elle.

Jean l'écoutait poliment, mais répondait fort peu, absorbé

par sa préoccupation intime. Il se retira de bonne heure et Mme de Versy suivit son exemple.

Alors, l'ingénieur passant le bras de sa sœur sous le sien, alluma un cigare et tous deux commencèrent à se promener de long en large devant la maison. Ils étaient trop préoccupés pour se rendre compte du long temps qui s'écoula ainsi; ce fut le jeune homme qui rompit le premier le silence:

— Prends garde de perdre du terrain, mia chère, la colère ne te va pas du tout; Jean avait l'air surpris.

— Mais aussi, qu'a-t-il besoin de s'occuper de Paule, riposta impétueusement sa sœur.

— Du calme, je t'en prie; si tu le prends sur ce ton tu gâteras tout!

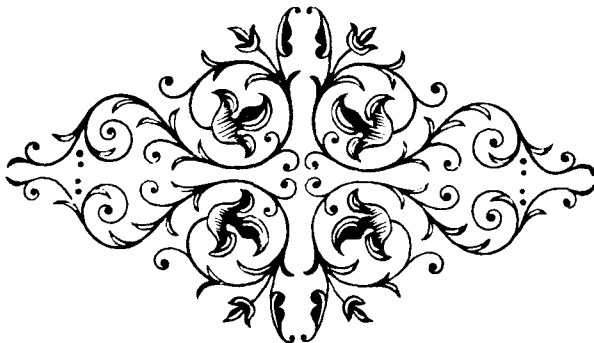
Insensible à ce sage avis, Blanche retira sa main:

— Paule est une sottise, et lui, un maladroit! dit-elle, exaspérée en rentrant brusquement dans la maison.

A la chaleur suffocante du jour avait succédé une brise plus tiède; comment, sur ses ondes mouvantes porta-t-elle ce court entretien jusqu'à la fenêtre ouverte où de Brive contemplait le ciel piqué d'étoiles? Ce fut une perfidie des zéphirs que la jeune fille ne soupçonna jamais.

Marie Rouans.

(A suivre)



A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

La guerre du Transvaal.—Les succès de lord Roberts.—Le budget de la guerre en Angleterre.—Lord Rosebery.—Le ministère Waldeck-Rousseau et le clergé.—L'évolution de M. Brunetière.—Un nouveau discours de M. Deschanel.—Une riposte de Paul de Cassagnac.—L'amnistie.—L'incendie du Théâtre français.—Au Canada.

Lorsque j'ai signé ma dernière causerie mensuelle, la situation en Afrique semblait devenir meilleure pour les armées anglaises. Le général French venait de délivrer Kimberley, le maréchal Roberts avait atteint et cerné le général Cronje, dont la situation était désespérée. Les événements se sont précipités depuis lors. L'héroïque Cronje a capitulé à Paardeberg, après s'être défendu comme un lion. Il s'est rendu le 27 février avec les trois ou quatre mille soldats qui lui restaient.

Du côté de Natal, les Boërs ont enfin levé le siège de Ladysmith, et Buller, qui avait repris son mouvement offensif depuis plusieurs jours, y est entré le premier mars. Cette place avait été investie le 2 novembre, et elle a résisté pendant 118 jours, ou environ quatre mois. Le général White, qui avait été malheureux au début de la campagne, s'est comporté comme un brave et a gagné l'admiration générale par sa belle et opiniâtre défense. Les souffrances endurées par la garnison ont été terribles. Un des assiégés a écrit à ce sujet : " Lorsque le siège a commencé, nous avions 12,000 hommes de troupes. Par suite des blessures et de la maladie, 8,000 soldats sont passés par l'hôpital. Il est impossible de décrire les privations endurées par les malades. Depuis le milieu de janvier, un homme épuisé était perdu, pratiquement. Les rations réduites des soldats suffisaient à peine pour leur subsistance. Tous les jours trente vieux chevaux et mulets étaient abattus et servis en soupe et transformés en saucisses. Depuis le 15 janvier, jusqu'à présent, il y a eu plus de 300 mortalités par suite de maladie seulement. La dernière quinzaine a vu la majorité de la batterie de campagne privée de ses chevaux, et ses canons étaient placés en permanence pour notre défense."

Les heureuses nouvelles de Natal et de l'État libre ont été accueillies en Angleterre avec un enthousiasme d'autant plus grand, que les échecs et les désastres antérieurs avaient été plus douloureux. La reine a télégraphié aux généraux victorieux pour les féliciter, eux et leurs troupes, de leur dévouement et de leur succès.

Le maréchal Roberts a poursuivi ses avantages. Après la capitulation de Paardeberg, il a continué sa marche en avant, et le 13 mars, il est entré à Bloemfontein, la capitale de l'État libre d'Orange. Le président Steyn et les membres du gouvernement s'étaient retirés à Kroonstad, à 137 milles de Bloemfontein. C'est là que le gouvernement de l'État libre a été transféré.

Les dépêches ont annoncé que les présidents Kruger et Steyn ont adressé à lord Salisbury des propositions pour mettre fin aux hostilités, sous la condition que l'indépendance des deux républiques serait respectée et que les Hollandais de la colonie du Cap, qui ont prêté main-forte aux Boërs, seraient considérés comme des belligérants. En même temps, les deux présidents auraient convié les consuls étrangers à adresser à leurs gouvernements respectifs une demande d'intervention. La réponse de lord Salisbury, toujours d'après les dépêches, aurait été que l'Angleterre n'est pas prête à reconnaître l'indépendance des républiques sud-africaines. Une démarche du président McKinley, offrant l'intervention des États-Unis, aurait en même temps été accueillie à Londres par la déclaration courtoise, mais très précise, que le gouvernement britannique ne peut accepter aucune intervention. La guerre va donc se continuer, avec une ferme confiance en l'issue finale du côté des Anglais, avec l'énergie du désespoir du côté des Boërs.

Un état officiel, daté du 11 mars, donnait les chiffres suivants, au sujet des pertes subies par les troupes anglaises, depuis le commencement des hostilités : tués, 2,418 ; blessés, 8,747 ; morts de maladies, 1029 ; disparus, 3,483 ; total, 15,679.

* * *

Au parlement anglais, le chancelier de l'Échiquier, sir Michael Hicks Beach, a exposé ses projets pour faire face aux dépenses de guerre. Il a déclaré qu'il lui fallait 60 millions de livres sterling. Voici comment il entend prélever cette somme énorme. D'abord il

propose les augmentations d'impôts suivantes : un droit de timbre sur les bordereaux constatant certaines transactions ; une augmentation de l'impôt sur le revenu ; des droits sur les bières, sur le tabac, sur les cigares, sur le thé, sur les spiritueux. Ces augmentations de taxes devront produire, d'après lui, 12,317,000 livres sterling. En second lieu, la suspension de l'amortissement sur certaines annuités produira 4,460,000 livres. En outre, le trésor va renouveler des bons pour une somme de 8 millions. Il restera environ 35 millions à trouver. Le chancelier de l'échiquier a demandé l'autorisation de recourir à l'emprunt pour se les procurer. En terminant son discours sur cette importante question, sir Michael Hicks Beach a prononcé ces paroles :

“ J'espère que la Chambre acceptera mes propositions. Ce n'est pas maintenant que nous pourrions restreindre notre confiance dans les ressources du pays. Les nations étrangères nous regardent quelquefois avec des yeux hostiles, afin de voir si des années de bien-être, de paix et de prospérité croissante n'ont pas diminué le courage de notre race et sa persévérance dans ses projets.

“ Nos soldats ont montré sur les champs de bataille qu'ils étaient dignes de leurs aïeux. Nos grandes colonies, qui ne sont pas peut-être intéressées aussi directement que nous dans cette guerre, se sont imposées en hommes et en argent pour la cause de l'Empire. Est-ce que ceux qui sont à l'aise dans la mère patrie se montreraient poltrons au point de vue financier ? (Applaudissements.)

“ La nation a résolu que cette guerre devait se poursuivre à quelque prix que ce fût, jusqu'à ce qu'elle se termine victorieusement. Le gouvernement est sûr que la Chambre ne reculera devant aucun sacrifice et n'épargnera nul des efforts que réclament l'honneur du pays et les devoirs envers l'Empire. (Vifs applaudissements.) ”

Le chef de l'opposition, sir Henry Campbell-Bannerman, a déclaré immédiatement que le parti libéral ne mettrait aucune entrave aux projets financiers du gouvernement, sur la réserve ordinaire qu'en agissant ainsi par patriotisme, ni lui ni ses amis n'entendaient se solidariser avec la politique ministérielle.

Les députés irlandais, MM. Healy, Redmund, ont protesté contre les impôts destinés à soutenir une guerre qu'ils déclarent injuste.

M. Redmund a proposé un amendement qui a été rejeté par 209 voix contre 60. Les résolutions du chancelier de l'échiquier ont été adoptées à une immense majorité.

L'emprunt de 35 millions a été depuis lancé sur le marché anglais, et il a été souscrit avec un enthousiasme extraordinaire.

* * *

Lord Rosebery, l'ancien premier ministre libéral, vient de publier une lettre contenant une nouvelle expression de ses idées politiques, qui sont en faveur d'un impérialisme progressif. Il avait résigné récemment la charge de président de l'association libérale du Midlothian. Celle-ci lui ayant voté des remerciements pour les services rendus pendant sa présidence, lord Rosebery a adressé cette réponse au secrétaire de l'association :

“ 38, Berkeley Square, London, 2 March.

“ Cher monsieur,

“ Je me sens très honoré par le vote unanime de remerciements de l'association libérale du Midlothian, les liens qui m'unissent à cette Association étant de durée aussi longue que la vie. Je dois presque des excuses pour n'avoir pas donné ma démission plus tôt, parce que c'était là le corollaire indispensable de ma démission de leader donnée en octobre 1896. Si je ne puis être leader, je ne dois pas être président.

“ Je vais maintenant recouvrer de la sorte une indépendance entière et absolue, mais je vous prie de croire que cette indépendance ne saurait être en contradiction avec le double principe qui a guidé ma vie politique depuis ses débuts : libéralisme à l'intérieur et maintien à l'extérieur d'un empire libéral jamais agressif et toujours tolérant, en un mot développement de la nation au dedans comme au dehors d'après les principes libéraux. Cela a toujours été et cela sera toujours ma croyance.

“ J'ignore si un tel principe rentre dans le cadre des partis politiques actuels, cela n'importe d'ailleurs qu'à moi, mais je tiens à le proclamer, de peur que mes propres amis ne s'imaginent que j'ai rêvé autre chose qu'un affranchissement personnel.

“ Croyez-moi, etc.,

“ ROSEBERY.”

Lord Rosebery représente dans le parti libéral l'élément contraire à celui qui est personnifié par M. Morley et sir William Vernon Harcourt. Ceux-ci sont hostiles au jingoïsme et à l'impérialisme, tandis que l'ex-premier ministre ne dissimule pas ses préférences pour une politique d'expansion hardie et l'agrandissement continu.

Ces divergences paralysent considérablement l'action du parti libéral, et ont aidé puissamment le cabinet conservateur à traverser les difficultés qu'il a rencontrées sur sa route.

* * *

Si nous traversons le détroit, nous constatons que le ministère Waldeck-Rousseau ne s'améliore pas, bien au contraire. Outre sa loi contre la liberté d'enseignement, et sa loi contre la liberté d'association, il a sur le métier un troisième projet dont le but est de bâillonner et de persécuter plus sûrement les membres de l'épiscopat. Nous avons oublié de le mentionner dans notre dernière chronique, et nous croyons opportun de réparer aujourd'hui cette lacune. Voici le texte de ce projet :

“ La section III du livre III, titre premier du code pénal, est ainsi modifiée :

“ DES TROUBLES APPORTÉS A L'ORDRE PUBLIC PAR LES MINISTRES
DES CULTES.

“ III. *Des critiques, censures ou provocations dirigées contre l'autorité publique.*

“ Article 204.—Tout écrit contenant des instructions partielles en quelque forme que ce soit et dans lequel un ministre du culte se sera ingéré de critiquer ou de censurer, soit le gouvernement, soit tout acte de l'autorité publique sera puni d'un emprisonnement de trois mois à deux ans.

“ Toute critique ou censure dirigée publiquement par les ministres du culte, sous quelque forme que ce soit, contre les actes de l'autorité publique, sera punie d'une peine de quinze jours à un mois d'emprisonnement.

“ Article 205.—Si l'écrit mentionné au paragraphe 1er de l'article précédent contient une provocation directe à la désobéissance aux lois ou autres actes de l'autorité publique, ou s'il tend à soulever ou armer une partie des citoyens les uns contre les autres, le ministre qui l'aura publié sera puni de la détention.”

Évidemment le ministère jacobin qui gouverne la France, veut s'armer du droit de frapper les évêques et les autres membres du clergé qui auraient l'audace de protester publiquement contre les persécutions et les tracasseries d'un pouvoir hostile à l'Église. On veut clouer les lèvres épiscopales et sacerdotales. On veut briser les plumes importunes qui oseraient critiquer les actes de spoliation ou les empiétements impies des ministères maçonniques. Et sans honte, sans pudeur, on s'enfonce à corps perdu dans l'arbitraire et l'oppression.

• Il est vraiment déplorable que les hommes de bonne volonté, les membres de la droite et les républicains progressistes qui désirent l'union, l'apaisement et la concorde, ne s'entendent pas sur un mouvement décisif qui aurait pour objet de culbuter ce ministère de malheur.

* * *

Nous avons déjà mentionné ici la remarquable évolution de M. Brunetière vers la vérité catholique. Parti des confins de l'indifférence religieuse, ce vigoureux esprit a parcouru un long chemin avant d'arriver au point où nous le voyons parvenu. Assez longtemps, il est resté étranger aux préoccupations doctrinales. Il s'absorbait dans de fortes études, dans des travaux de critique savante et autoritaire, et les problèmes religieux le touchaient peu ou point. Un jour, cependant, il rencontra Bossuet sur sa route laborieuse. Ce géant intellectuel conquit son admiration et son respect. Il entra dans l'œuvre prodigieuse et sublime du grand orateur et du grand docteur. Il en fit le tour avec un étonnement enthousiaste. Puis il en parcourut à pas lents les détails. Il absorba la substance de ces écrits immortels, le *Discours sur l'histoire universelle*, l'*Histoire des Variations*, les *Avertissements*, l'*Exposition de la doctrine*, etc. Au rayonnement de ce génie profond et lumineux, il aperçut l'inanité des fastueuses prétentions d'une certaine science qui se proclame, de nos jours, la rivale victorieuse de la foi chrétienne. C'est alors que, dans un article fameux de la *Revue des Deux Mondes*, il en signala la faillite, au grand scandale de M. Berthelot et de tout le clan libre-penseur, outré de cette trahison. On dénonça, on cribla de répliques acerbes le courageux écrivain ; mais M. Brunetière ne se troubla pas devant ce

déchaînement de fureurs. On vit à ce moment qu'il n'était pas simplement un lettré et un érudit, mais qu'il était de plus un penseur armé pour la lutte. Il ne recula pas d'une ligne; il continua son évolution progressive; à deux ou trois reprises, il alla tranquillement chercher à Rome, au foyer de la vérité chrétienne, des éclaircissements, des impressions et des idées qu'on ne rencontre pas ailleurs avec la même intensité de lumière et de persuasion. Et enfin, comme résultat de ce long travail intellectuel et psychologique, M. Brunetière en est venu à se proclamer catholique. L'autre jour à Besançon, invité par la conférence de Saint-Thomas d'Aquin, à traiter ce sujet: "Ce que l'on apprend à l'école de Bossuet," il est entré en matière par la déclaration suivante, que nous nous faisons un bonheur de mettre sous les yeux des lecteurs fidèles de la *Revue Canadienne*:

" Monsieur le président,

" Je vous avoue que je suis un peu confus. Je sais bien qu'on ne se voit jamais bien soi-même, et je n'étais pas habitué à me voir sous un jour si lumineux. Permettez-moi de remercier la conférence de Saint-Thomas d'Aquin de m'avoir donné cette sensation très douce, mais aussi très dangereuse, de mon importance.

" En réalité, je ne croyais pas avoir tant fait en m'attaquant aux ennemis que vous venez d'énumérer. J'ai fait d'abord ce que me dictait ma conscience, par philosophie, comme un homme qui comprend les choses de son temps.

" J'ai vu qu'il existait une certaine école dont les adeptes avaient la rage de se mettre toujours en scène, et de ne parler d'autre chose qu'à propos d'eux-mêmes. Et ce que j'ai ressenti d'abord, c'était un mouvement de mauvaise humeur qui répondait, je le compris plus tard, à des choses plus claires et plus certaines.

" Cet individualisme avait plus que des conséquences littéraires; c'était une sorte de dissolvant moral, un agent de dislocation des idées traditionnelles sur lesquelles la France avait vécu jusqu'alors.

" Alors je me suis élevé plus haut. J'ai vu que c'était un devoir pour moi de ne pas me retirer dans la tour d'ivoire au moment du combat. Et petit à petit, parmi tout ce que j'apprenais à l'école de Bossuet, j'ai appris ce qu'était le catholicisme. J'ai su qu'il brisait de toute manière l'indifférentisme et qu'il minait l'internationalisme dont vous nous parliez tout à l'heure. Et, indépendamment de

toute idée personnelle, il me suffisait, pour me déclarer catholique, de voir que le catholicisme et la grandeur de la France étaient deux choses inféodées l'une à l'autre.

“ Et depuis, plus j'ai étudié, plus j'ai vu, plus j'ai vécu, plus j'ai franchi les épreuves si nombreuses du temps présent, et plus je me suis dit catholique, avec plus d'autorité et plus de conviction que jamais.

“ Et je me félicite que j'aie commencé cette évolution il y a quatre ans, à Besançon, et que le terme de cette évolution, ce soit encore à Besançon que je l'affirme.”

Ce sont là de belles et consolantes paroles. On se demandera peut-être de quelle nature est le catholicisme de M. Brunetière, et jusqu'où il va. Va-t-il aussi loin que celui du vaillant et édifiant François Coppée ? Nous nous sommes posé cette question à nous-même. Peut-être le catholicisme de l'éminent critique n'est-il encore qu'un catholicisme de tête, un catholicisme intellectuel. Mais celui-là conduit à l'autre ; et les catholiques de tous pays doivent se réjouir de voir arriver dans leurs rangs une aussi illustre recrue.

* * *

Nous avons longuement parlé de M. Deschanel, dans le dernier numéro de la *Revue*, à propos de sa réception à l'Académie française. Le président de la chambre des députés a encore beaucoup occupé l'attention publique, depuis cette date. Les électeurs d'Eure-et-Loire lui ont offert un banquet de cinq cents couverts à Nogent-le-Rotrou, et il y a prononcé un discours dont toute la presse a parlé. Les deux phrases suivantes ont spécialement provoqué les commentaires : “ Quand on ne secourt pas les faibles, fussent-ils admirables et héroïques, il est à la fois puéril et imprudent de harceler les forts et surtout de les outrager. Ne nous laissons pas détacher des grands devoirs que les guerres continentales de la deuxième moitié de ce siècle nous ont imposés, et continuons de marcher dans une voie droite vers notre but invariable.” C'est-à-dire : cessons donc de nous montrer désagréables à l'Angleterre, et n'oublions pas que notre ennemie véritable c'est l'Allemagne, qui nous a arraché l'Alsace et la Lorraine en 1870. Or, dans le moment actuel, l'opinion publique ne souffle pas de ce côté ; mais pas du tout. De sorte que

M. Deschanel, d'ordinaire très bien traité par les journaux, a eu cette fois une fort mauvaise passe. Les organes ministériels ont laissé comprendre que le président de la chambre se mêlait de ce qui ne le regarde point. Plusieurs gazettes officieuses ont publié cette petite note très cassante de ton : " Le président de la Chambre française ne fait pas partie du gouvernement. Il n'a aucune responsabilité dans la direction des affaires publiques ; son autorité est grande quand il occupe son fauteuil dans la salle des séances ; mais quand il s'adresse à l'Académie ou à ses électeurs, elle est toute personnelle. M. Deschanel n'a reçu aucun mandat pour interpréter l'opinion du gouvernement ou de la chambre en matière de politique étrangère. Les idées qu'il a exposées à deux reprises différentes ont la valeur d'idées absolument individuelles et qui n'engagent que celui qui les exprime. " Cette note où la sympathie n'est pas manifeste, trahit les sentiments des ministres envers le président de la Chambre.

Dans le camp opposé, M. Deschanel n'a pas été plus heureux. Son discours contenait ce passage :

" Et pourquoi donc douterions-nous ? Notre peuple est laborieux et économe : *nous avons des ressources inépuisables* qui étonnent le monde ; nous avons une armée autour de laquelle tous les meilleurs citoyens se serrent dès qu'on essaie d'y toucher.

" Nous avons *le premier canon de l'Europe* ; nous aurons dans quelques mois, comme le disait l'autre jour M. le ministre de la guerre à la tribune, *le meilleur fusil*. Nous avons refait nos lignes de défense depuis la révolution qui s'est produite en 1886 dans l'artillerie. Nous avons *une grande et puissante alliance*, qui nous a mis à l'abri de toutes les agressions continentales. *Que nous faut-il donc pour espérer et pour croire ?* "

A cette tirade éloquent, Paul de Cassagnac a répondu avec non moins d'éloquence, dans l'*Autorité* :

" Ce qu'il faudrait, c'est un gouvernement qui fasse respecter l'armée, au lieu de la livrer aux outrages quotidiens des juifs et des internationalistes.

" Ce qu'il nous faudrait, c'est un gouvernement propre, loyal, patriote, qui ne déchaînerait pas perpétuellement la guerre civile et religieuse, en face de l'étranger menaçant et qui tâcherait de grouper toutes les forces vives du pays autour du drapeau.

“ Voilà ce qui nous manque pour *croire et pour espérer*.

“ Car une nation n'est pas certaine de ses destinées quand elle n'a que la supériorité prétendue, et fort discutable, de l'argent, du *premier canon* et du *premier fusil*, et quand il lui manque, affaiblies ou détruites par un régime infâme, toutes les vertus de l'âme qui, seules, imposent le respect et assurent la victoire ! ”

Il est certain qu'ici M. de Cassagnac a raison. Mais nous sommes porté à croire qu'au fond du cœur, M. Deschanel dut penser comme lui ; quant à la nécessité d'avoir un gouvernement juste et vraiment national, on n'a pas oublié son vibrant appel à l'union dans le beau discours de réception que nous avons cité l'autre jour.

* * *

Le gouvernement Waldeck-Rousseau a déposé un projet d'amnistie destinée à éteindre toutes les actions publiques se rattachant à l'affaire Dreyfus, et à réserver à la connaissance des tribunaux civils toutes les actions intentées par les parties, même devant des juridictions criminelles, et qui peuvent donner lieu à une responsabilité civile, exclusion faite, bien entendu, des condamnations pour meurtre et assassinat. Voici comment débute l'exposé des motifs qui accompagnent ce projet de loi :

“ La clémence du président de la République en accordant la grâce de Dreyfus, sur la sollicitation de M. le ministre de la guerre, a donné le premier gage à l'œuvre d'apaisement réclamée par l'opinion et commandée par le bien de la République.

“ Il importe au gouvernement, suivant l'engagement pris par lui, de faire suivre cet acte de haute humanité par des mesures de pacification dont le pays est avide. C'est pourquoi nous demandons au parlement d'ajouter l'oubli à la clémence et de voter des dispositions légales qui, tout en sauvegardant les intérêts des tiers, mettent les passions dans l'impuissance de faire revivre le plus douloureux conflit.

“ Le paragraphe 1er de l'article unique du projet définit et limite avec précision les actions qui seront atteintes par la loi.

“ Le second paragraphe restitue à la juridiction civile la connaissance des actions civiles ; il s'applique aux actions à former et même aux actions déjà engagées.”

Cette mesure ne semble accueillie avec faveur par aucun des partis extrêmes. Les nationalistes protestent contre le projet qui a pour but, disent-ils, de protéger les dreyfusards. Et d'un autre côté, Dreyfus, Zola, Reinach publient des lettres dans lesquelles ils repoussent l'amnistie et déclarent que ce qu'ils veulent c'est justice complète.

Le projet ministériel sera cependant adopté. Il est incontestable que la France en a par-dessus la tête de l'affaire Dreyfus.

* * *

L'incendie du Théâtre Français a causé une grande sensation à Paris et à l'étranger. Une seule victime, une jeune actrice, mademoiselle Jane Henriot, a succombé dans les flammes. Mais si le sinistre eût éclaté deux heures plus tard, des centaines de personnes auraient péri, car il devait y avoir une représentation de *Bajazet* dans l'après-midi.

La destruction de cet édifice, qui renfermait des trésors artistiques, est sans doute une grande perte. Mais le désespoir de certains journaux parisiens à propos de cet incendie est véritablement excessif. La France aurait perdu une autre province qu'on ne génirait pas davantage ! Cela montre jusqu'à quel point le cabotinage et l'idolâtrie de la scène ont fait du progrès dans les mœurs. Le théâtre est devenu une religion pour une foule de gens qui n'en ont pas d'autre. Et quel théâtre ! Pour une pièce décente, combien de comédies et de drames scandaleux !

* * *

Au Canada, l'un des événements notables du mois qui s'achève a été la série de manifestations fâcheuses occasionnées à Montréal par la délivrance de Ladysmith. Les étudiants de l'université McGill se sont comportés d'une façon absolument inexcusable en allant essayer de faire la loi à travers la ville, et d'imposer par la violence leur enthousiasme tapageur. Il est très heureux que ces provocations imprudentes n'aient pas eu de résultats plus graves.

La session provinciale s'est terminée à Québec le 23 du courant. Contrairement à toutes les prévisions, elle a été l'une des plus

longues auxquelles nous ayons assisté depuis plusieurs années. Elle a duré du 18 janvier au 23 mars, environ neuf semaines. On y a adopté peu de lois importantes. Un bill pour amender notre constitution provinciale en abolissant le Conseil législatif a été proposé par le gouvernement, et adopté par l'Assemblée législative à une majorité de 17 voix sur 45 votants. Mais il a été rejeté au Conseil par un vote de 17 contre 6.

A Ottawa, la session ne semble pas près de finir. Le ministre des finances a déposé le budget pour l'année fiscale 1900-1901. L'estimation des dépenses imputables au revenu pour cet exercice est de \$42,872,989 ; et celle des dépenses imputables au capital est de \$6,195,402, soit en tout \$49,068,391.

Il est à présumer que des estimations supplémentaires seront présentées d'ici à la fin de la session.

L'exposé budgétaire que vient de prononcer le ministre des finances, annonce pour l'année courante, une dépense au compte du revenu, de \$43,175,000, et au compte du capital, de \$9,875,000 ; soit un total de \$53,050,000. Les revenus des douanes ont augmenté dans une proportion prodigieuse. Le revenu total va atteindre, d'après M. Fielding, le chiffre de \$50,000,000 ; ce qui donne un excédent de \$7,000,000 environ, dans les opérations du budget ordinaire. Cela rappelle le fameux surplus de sir Leonard Tilley, en 1882-83, lequel était de \$7,064,492.

Le ministre des finances a aussi annoncé que des arrangements ont été conclus pour le libre échange des produits entre le Canada et la Trinidad, aux Antilles ; que la préférence de tarif accordée à l'Angleterre sera portée, à partir du 1er juillet prochain, de 25 pour cent à 33 $\frac{1}{3}$ pour cent ; que les bons du gouvernement canadien figureront désormais en Angleterre sur la liste des valeurs qui pourront servir pour le placement des fonds en fidéi-commis ; enfin que le matériel destiné à la fabrication du sucre de betteraves sera dorénavant admis en franchise. Telles sont les grandes lignes de l'exposé budgétaire.

La motion de M. Bourassa pour blâmer l'action du gouvernement dans l'envoi des contingents sans l'assentiment du parlement, a été rejetée par un vote de 119 voix contre 10. Voici les noms des dix : MM. Bourassa, Monet, Angers, Legris, Éthier, Marcil, Chauvin, Morin, Marcotte et Dugas.

La Chambre des communes a adopté pour la seconde fois le bill de redistribution présenté par le gouvernement. Le Sénat discute en ce moment la mesure. Sir McKenzie Bowell a proposé le renvoi à six mois. Il est plus que probable que cette proposition sera adoptée.

On parle beaucoup d'élections générales pour le mois de juin.

Tha Chapais.

Québec, 25 mars 1900.



A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

“ Charles de Ricault d’Héricault ” : Ma douce France. 1 vol. in-12. Prix 75c.
Librairie Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris. Chez C. O. Beauchemin
et fils, à Montréal.

Voici un livre de combat, mais de combat pour la meilleure des causes, le bon combat que nos pères n’ont cessé de livrer pour Dieu, la religion et la patrie! La vieille lutte des bons Français, le sourire aux lèvres, l’épée au poing et lançant dru leurs estocades aux ennemis éternels: l’irréligion, l’esprit révolutionnaire.

Et ce, non pas sous forme d’austères sermons, de lourds articles de polémique. Non.— Ch. d’Héricault néglige ces armes pesantes. C’est par de gracieuses, d’amusantes anecdotes, par des souvenirs vécus; c’est aussi en racontant les fêtes et les joies du foyer de nos aïeux, c’est en mettant en scène les mœurs pures de ceux de nos contemporains, et ils sont nombreux, qui ont conservé le culte du passé, que notre auteur prouve par mille exemples l’heureuse persistance de cette antique Foi chrétienne. C’est elle qui fit la force de notre chère patrie, qui engendra l’aménité des mœurs, la courtoisie des formes l’honneur et la gloire de notre race.

Il montre, par de vivants récits, comment les fêtes sacrées de Noël et de Pâques sont toujours célébrées pieusement par la nation, comment ces fêtes du foyer domestique, la première communion des enfants, le gai festin des Rois, le sont par les “ honnêtes gens ”. Il met la bourgeoisie allégrement en scène avec le peuple, le vrai peuple; non pas celui du cabaret et des réunions de la libre-pensée, mais celui qui dans nos campagnes suit avec une joyeuse dévotion les nombreux pèlerinages qui illustrent tant de nos obscurs villages. Il prouve enfin que l’esprit de nos pères, non seulement persiste, grâce à Dieu, mais encore qu’il progresse de nos jours, dans cette contrée bénie, que Charles d’Héricault appelle, lui aussi, “ Ma douce France,” comme l’appelaient nos pères.

Un regret, mais bien vif, une douleur, mais bien profonde, étreindra cependant les nombreux lecteurs de l’œuvre de d’Héricault. “ Ma douce France ” est un des derniers volumes sortis de cette plume alerte et féconde qui, pendant cinquante ans, a su instruire les érudits, charmer les délicats, et toujours en attaquant franchement, à visage découvert les éternels ennemis de la patrie, de la religion.

Son œuvre est “ une,” comme le fut son caractère, comme le fut sa foi!

* * *

Daniel O’Connell, sa vie, son œuvre. “ Deuxième édition,” revue et augmentée, par M. L. Nemours Godré. “ Ouvrage couronné par l’Académie française.” 1 vol. in-12. Prix: 85 cts. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris, et à Montréal chez C. O. Beauchemin & Fils.

Cette seconde édition in-12 de “ Daniel O’Connell, sa vie, son œuvre,” va redonner une nouvelle publicité, un nouvel essor à un livre qui a déjà obtenu un grand et légitime succès, et qui le méritait aussi bien par le sujet que par l’auteur.

O'Connell, dont l'existence se confond avec celle du peuple, est un exemple on peut dire unique dans les annales des nations. Aussi sa vie emprunte-t-elle à la fois au personnage et à la cause dont celui-ci a été le représentant, un caractère de grandeur héroïque qui l'élève à la hauteur d'un poème.

Cette noble histoire du libérateur de l'Irlande, un des écrivains les mieux faits pour la comprendre et aussi des plus compétents pour la raconter, M. Nemours Godré, l'a exposée avec clarté, vigueur et amour. Dans son volume qui est plein de vie et d'intérêt, on peut suivre toutes les péripéties de ce grand drame national, dont l'enjeu était la liberté d'un peuple, et on voit que chez ce héros l'homme privé était digne de l'homme public, si bien qu'en obtenant l'affranchissement de son pays il a conquis non seulement la gloire que donnent la plus haute éloquence et le plus généreux patriotisme, mais aussi celle qui s'attache aux belles actions et aux grandes vertus.

* * *

Les Esclaves chrétiens depuis les premiers temps de l'Eglise jusqu'à la fin de la domination romaine en Occident, par M. Paul Allard. "Ouvrage couronné par l'Académie française. Troisième édition, revue et augmentée." Un vol. in-12: \$1.00. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris, et à Montréal chez C. O. Beauchemin & Fils.

Ce livre, très documenté, résume les résultats obtenus, pendant les six premiers siècles de notre ère, par l'influence chrétienne tout ensemble pour adoucir la condition des esclaves et pour préparer l'abolition future de l'esclavage.

M. Paul Allard a divisé son ouvrage en trois parties: "L'Esclavage romain, — l'Egalité chrétienne, — la Liberté chrétienne." L'état économique, social et moral du monde antique, où l'esclave, auquel on refusait toute personnalité et tout droit, était considéré comme un simple instrument de travail ou de jouissance, est analysé avec les plus grands détails dans la première partie. Dans la seconde sont indiqués les moyens employés par l'Eglise pour déraciner l'esclavage sans ébranler la société civile: proclamation de l'égalité de tous les hommes en Jésus-Christ, accès des temples chrétiens et des sacrements ouvert à tous, admission de tous aux honneurs du sacerdoce ou de l'épiscopat, permission pour les esclaves d'avoir une famille. La troisième partie nous fait assister à la pénétration de la société religieuse dans la société civile. L'Eglise encourage et facilite les affranchissements; les chrétiens recueillent, pour en faire des hommes libres, les nombreux enfants exposés par l'inhumanité antique (très curieux chapitre sur les "alumni"); l'idée du travail manuel est réhabilitée; le nombre des esclaves diminue, en même temps qu'augmente celui des ouvriers libres; la législation des princes chrétiens devient de jour en jour plus contraire à l'esclavage.

Au terme de la période étudiée dans ce livre, l'esclavage paraît encore "debout et puissant; mais debout et puissant comme un arbre dont toutes les racines ont été coupées, et qui doit, un jour plus ou moins prochain, sans qu'il soit besoin, pour l'ébranler, d'une secousse violente, tomber de lui-même."

* * *

Le Cardinal Wiseman, Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Traduit de l'anglais par l'abbé Caudron, avec une préface du Cardinal Vaughan. Un très beau volume in-16 Jésus, de 300 pages environ; impression de luxe avec têtes de chapitres, letrines, vignettes, sur beau papier teinté. Prix broché: 65 cts, chez C. O. Beauchemin & Fils, à Montréal.

Voici comment le Cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, apprécie ce nouvel ouvrage dont il a bien voulu écrire la Préface:

“ La caractéristique de ces MEDITATIONS, c'est que, là, comme dans toutes les œuvres du Cardinal Wiseman, vous trouverez toujours dans chacune d'elles une “ perle cachée ”...

Table des Matières

I. De la dévotion à la Passion de notre Sauveur. — II. De l'amour envers Jésus dans sa Passion. — III. Enseignements de la Passion. — IV. La dernière Cène. — V. Jésus dans le Jardin des Olives. — VI. Tristesse de Jésus au Jardin des Olives. — VII. Crainte de Jésus au Jardin des Olives. — VIII. Prière de Jésus au Jardin des Olives. — IX. Jésus trouve ses Apôtres endormis. — X. La sueur de sang au Jardin des Olives. — XI. Jésus est réconforté par un Ange. — XII. Résignation du Sauveur. — XIII. Le baiser de Judas. — XIV. Jésus devant Anne et Caïphe. — XV. Les témoignages contre Jésus. — XVI. Jésus est accusé de blasphème. — XVII. Reniement de saint Pierre. — XVIII. Jésus est déclaré digne de mort. — XIX. Jésus est traduit devant Pilate. — XX. Désespoir et mort de Judas. — XXI. Silence de Jésus. — XXII. Jésus est renvoyé à Hérode. — XXIII. La flagellation. — XXIV. La flagellation (suite). — XXV. Jésus est couronné d'épines. — XXVI. Jésus est couronné d'épines (suite). — XXVII. Jésus est injurié par la soldatesque. — XXVIII. Jésus est présenté par Pilate au peuple. — XXIX. Pilate se lave les mains. — XXX. Réponse du peuple à Pilate. — XXXI. Jésus est condamné au supplice de la Croix. — XXXII. Jésus est attaché à la Croix. — XXXIII. Les souffrances de Notre-Seigneur sur la Croix. — XXXIV. Jésus recommande sa mère. — XXXV. Le bon Larron. — XXXVI. Jésus a soif. — XXXVII. Jésus semble abandonné par son Père. — XXXVIII. Jésus expire. — XXXIX. Sur la conduite de ceux qui assistaient au crucifiement. — XL. Le côté de Jésus est transpercé.

* * *

A l'école de Jésus (F. de Lamennais), nouvelle édition, par le R. P. Libercier. 1 vol. in-24 allongé (XII-264 pages), suivi de la messe, des vêpres et d'un choix de prières. Prix: 25 cts. Librairie Douniol, 29, rue de Tournon, à Paris, et à Montréal, chez C. O. Beauchemin & Fils.

Sous ce titre, nous publions une nouvelle édition du “ Guide du premier âge”, de Lamennais, qui, tout d'abord, obtint tant de succès, et, plus tard, n'a pas cessé d'être lu avec fruit, malgré la défaveur jetée sur ses œuvres par la fin lamentable de ce génie dévoyé. “ C'est un délicieux petit livre, dit le R. P. Libercier dans la préface, sous forme de dialogue entre le Maître et le disciple, reflétant la bonté, l'amour, la tendresse sans mesure de N. -S. Jésus-Christ, et, chez l'enfant, une candeur, une humilité, un désir sincère de la perfection, qui ne peuvent manquer de recevoir leur récompense. Il convient à tous les âges, surtout à la jeunesse, pour laquelle il a été écrit.

Sauf le titre modifié, et les trop nombreuses références au bas des pages supprimées, la nouvelle édition est de tout point conforme aux anciennes. Puisse-t-elle continuer le bien déjà fait et devenir un nouveau moyen de défense aux vertus du jeune âge menacé par tant de côtés à la fois.

* * *

L'Eucharistie (extrait de Bossuet), par le R. P. Libercier. 1 vol. in-24 allongé (X-214 pages). Prix: 25 cents. Librairie Douniol, 29, rue de Tournon, à Paris, à Montréal, chez C. O. Beauchemin & Fils.

Ce gracieux petit volume est extrait des Méditations sur l'Évangile de Bossuet. Il contient en 200 et quelques pages tout ce que le grand évêque a écrit de plus substantiel, de plus éloquent et de plus sublime sur l'adorable sacre-

ment de nos autels. Très versé dans la question des rééditions exactes et pratiques, le R. P. Libercier qui, nous le savons, prépare une édition des Méditations sur l'Évangile, a eu la bonne idée de faire ajouter par l'éditeur, à la fin du volume, l'ordinaire de la messe, les vêpres et un recueil de prières usuelles, ce qui permettra aux personnes pieuses d'en faire leur *vade-mecum*, et le rendra d'un usage fréquent et pratique. Nous sommes persuadé que ce petit volume, comme tous ceux faisant partie de cette nouvelle collection "d'éducation et de piété", une fois connu, sera apprécié comme il le mérite.

* * *

La sincérité religieuse de Chateaubriand, par M. l'abbé Georges Bertrin, agrégé, docteur ès lettres. 1 vol. in-12: 85 cts. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris, et chez C. O. Beauchemin & Fils, à Montréal.

Depuis quelques années Chateaubriand est remonté très haut dans l'estime des lettrés. Non seulement on le tient désormais pour le premier écrivain du XIXe siècle, mais "il est, dit M. E. Faguet, la plus grande date de l'histoire littéraire de la France depuis la Pléiade; il met fin à une évolution littéraire de près de trois siècles et de lui en naît une nouvelle, qui dure encore et se continuera longtemps."

Aussi s'est-on mis de toutes parts à étudier plus que jamais ses écrits et sa vie. Parmi les questions que cette étude soulève, aucune n'est plus intéressante assurément que celle de la sincérité du brillant apologiste, qui a contribué plus que personne au réveil des idées chrétiennes dans notre siècle.

On sait que Sainte-Beuve l'a niée et qu'il a réussi à gagner beaucoup d'esprits cultivés à son avis. Personne n'avait encore répondu directement à ce livre perfide et traité formellement la question. M. l'abbé Bertrin vient de le faire et il a courageusement porté le débat, en pleine Sorbonne, devant les juges les plus compétents et les plus difficiles de France.

Cette thèse, hardie et neuve, lui a valu le diplôme de docteur ès lettres. Mais ce n'est pas seulement une œuvre forte, d'une information solide et d'une dialectique vigoureuse, c'est aussi un livre alerte, vivant et coloré, qui a l'intérêt d'un ouvrage dont l'attrait seul serait le but. La conduite de Chateaubriand n'a pas été sans reproche. M. l'abbé Bertrin étudie ses défaillances morales, et il montre victorieusement qu'on ne peut en rien conclure contre la vérité de sa foi.

Un juge très compétent, peu suspect en faveur du christianisme, a dit de cet ouvrage: "Il restera comme une contribution utile non seulement à la mémoire d'un grand écrivain, mais à l'histoire des idées religieuses et morales au XIXe siècle."

* * *

"La Vie de saint Antoine de Padoue", par Jean Rigauld, publiée pour la première fois par le R. P. Ferdinand-Marie d'Araules. 1 vol. in-8o, chez C. O. chemin & Fils, à Montréal.

Cette biographie fut écrite par le Fr. mineur limousin Jean Rigauld, "d'après les témoignages mêmes de ceux qui avaient connu saint Antoine"; elle est la "seule" pièce hagiographique "antique" qui raconte la vie "entière" de l'apôtre séraphique, les deux ou trois légendes du XIIIe siècle publiées jusqu'ici, se bornant à raconter simplement sa jeunesse, sa vocation, sa mort et sa sépulture.

Voulant présenter, avant tout, au public une œuvre de critique et de science, le R. Père éditeur a tenu à donner, non seulement la description du manuscrit où il a découvert cette précieuse légende et qui se trouve à la bibliothèque de la ville de Bordeaux, mais aussi le texte latin intégral qu'il a accompagné d'une élégante et exacte traduction française, il y joint une introduction, un appendice et des annotations qui constituent une étude complète et absolument nouvelle des sources de l'histoire antonienne.

Pensées choisies du Vénérable Curé d'Ars, nouvelle édition. Un volume in-24 allongé, 200 pages. Prix: 25 cts, chez C. O. Beauchemin & Fils, à Montréal.

Si vous recommandez aux fidèles de lire le saint Evangile, ils répondent que la parole du Maître s'élève à des hauteurs qui désespèrent leur faiblesse; si vous leur dites de prêter l'oreille au son que rendent les âmes saintes, ils allèguent que les saints, si admirables qu'ils soient, ne sont plus de notre temps.

Or, voici un saint prêtre dont la cendre est à peine refroidie, qu'une foule de personnes encore vivantes ont connu, entendu, suivi dans l'église et le presbytère d'Ars. Sa parole, simple et familière, douce et forte, a remué si profondément la génération précédente que Rome même s'en est émue. Des mains pieuses ont recueilli les miettes du banquet spirituel auquel se sont assis les convives du monde entier. On les a disposées de manière à ce qu'elles puissent servir de méditation ou de lecture pieuse pour chaque jour du mois. Rien de plus net, de plus précis, de plus persuasif, de plus pratique. L'esprit se sent convaincu, le cœur gagné malgré lui. Prêtres et fidèles y trouvent une nourriture solide et toujours réconfortante. C'est ce qui explique le succès toujours grandissant d'un opuscule appelé à ajouter encore à la gloire posthume et à l'apostolat du saint Curé d'Ars.

* * *

"Le Livre des Fleurs", par Paul Cosseret, Paris, Ch. Tallandier, 1900, in-8o grand-colombien de 242 pages, orné de 80 compositions coloriées par Fraipont, dont 20 hors texte gravées sur bois par Lemoine.

"Le livre des Fleurs" fait un digne pendant à "Nos Oiseaux", par A. Theuriet, édition en couleurs dont le succès a été si rapide et si considérable. Aussi l'ouvrage est-il conçu sur le même plan.

L'auteur, Paul Cosseret, un fin lettré doublé d'un botaniste expert, a fait un choix fort heureux de vingt espèces de fleurs très répandues et très utiles, qu'il décrit en des morceaux littéraires d'une délicatesse extrême, aussi exacts que charmants. Il a su éviter cette aridité qui trop souvent est le caractère des ouvrages qui confinent à la science.

L'illustration est due au talent de M. Fraipont, l'incomparable peintre des fleurs et des paysages.

Chaque monographie est embellie d'un cartouche, d'un en-tête, d'une planche hors texte gravée sur bois et d'un cul-de-lampe. Ces quatre-vingts illustrations en couleurs présentent ainsi la fleur sous tous ses aspects, et les cartouches l'interprètent au point de vue décoratif et ornemental.

"Le livre des Fleurs" doit prendre place à côté de celui de "Nos Oiseaux". Ils sont deux bijoux de grâce littéraire et d'art pénétrant.

A. L.

